



HAL
open science

Bilan des études de prospective

Christian Goux

► **To cite this version:**

Christian Goux. Bilan des études de prospective. [Rapport de recherche] Centre national de l'entrepreneuriat(CNE). 1977, 138 p. hal-02185210

HAL Id: hal-02185210

<https://hal-lara.archives-ouvertes.fr/hal-02185210>

Submitted on 16 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LABORATOIRE DE CONJONCTURE ET PROSPECTIVE

1227. AVENUE ROGER SALENGRO
92370 CHAVILLE
TÉL. 926.17.25
926.18.50

24. RUE DU DOCTEUR MARÇON
83150 BANDOL
TÉL. (94) 29.60.60

S E . S . A . M . E
E . 14P

BILAN DES ETUDES DE PROSPECTIVE

Marché n°
76.01.119.00.212.75.01.
du 1er Juillet 1976.

Février 1977.

SOMMAIRE

	<u>Pages</u>
INTRODUCTION	2
CHAPITRE I - POURQUOI LA PROSPECTIVE ?	4
A - Naissance d'une interrogation	6
B - Histoire et prévision	11
C - Objet de la prospective	16
CHAPITRE II - DES ETUDES AUX THEMES	22
A - Présentation des domaines	25
B - Bâtir le champ de l'analyse	31
C - Le problème de l'invariant	39
D - Bilan des études	48
E - Les difficultés rencontrées	53
CHAPITRE III - THEMES ET PROBLEMES	57
A - Analyse globale, analyse sectorielle et prospective Etudes prospectives, études stratégiques	58
B - Technologie et prospective	71
C - La question dite de la rupture	80
D - Le concept de projet	91
E - Cheminement, datage, cohérence chiffrage - L'impossible quantification	109
F - Scénario ou scénarios ? Différentiation exogène, endogène et normativité	119
CONCLUSIONS	132

INTRODUCTION

Voilà maintenant près de dix ans que la prospective est devenue un de mes thèmes de recherche. J'allais dire presque naturellement. C'est un retour aux sources, à l'histoire que l'on avait voulu écarter, comme la politique, du champ de l'économie. Car la prospective n'est autre qu'une lecture particulière de l'histoire, celle des projets des hommes et de leurs luttes pour les défendre et les faire aboutir.

Avec la prospective l'économie retrouve sa dimension humaine. Elle démythifie les mécanismes ; elle remet à leur vraie place l'idéologie et la politique. En un mot, elle donne ses véritables lettres de noblesse à l'économie.

Mais on conçoit alors la difficulté de la tâche. Pour être un bon chercheur, il faut connaître et dominer tout le contexte historique, politique, social, philosophique, des pays, du domaine, de l'époque que l'on veut étudier. Il faut acquérir une formation pluridisciplinaire dont on parle beaucoup, mais qui est si rare.

C'est pour cela que les nombreuses études que nous avons réalisées depuis dix ans ont été une rude mise à l'épreuve de notre ambition. Il fallait dominer vraiment son sujet ce qui aurait exigé une longue approche, de nombreuses années. Mais il fallait aussi aller vite sous peine de se noyer dans une reconstitution historique sans fin. Il fallait créer une nouvelle méthode, communicable aux nouveaux chercheurs pour que ceux-ci, ne repartent pas de

zéro, puissent faire avancer la discipline par de nouveaux développements méthodologiques.

Tâche impossible. Aussi de nombreuses études nous ont-elles laissé un arrière goût d'amertume, de non-fini.

Mais avec le recul nous avons néanmoins conscience d'avoir apporté notre pierre à la construction. Et ceci, pour deux raisons essentielles :

D'une part, nous avons permis, par la réalisation d'études concrètes, la critique constructive d'autres équipes qui ont pu voir notre démarche, nos erreurs et qui ainsi ont pu développer d'autres instruments d'analyse ou perfectionner les nôtres.

D'autre part, nous avons participé modestement au renouveau de la méthode historique car : l'avenir clé d'explication du présent, présent clé d'explication du passé. Nous avons ainsi permis de prendre définitivement nos distances avec l'extrapolation tendancielle et l'histoire linéaire.

Reste maintenant à franchir une nouvelle étape. Ce ne sera pas encore comme on le croit, celle de la formalisation. Ce sera fondamentalement celle de la réflexion sur la notion de rupture. La crise actuelle nous y conduit.

Dans le monde infiniment complexe que nous connaissons, la tentation est grande de penser que rien de fondamentalement différent de ce qui est prévu peut arriver.

Notre réponse, intuitive est, que tout au contraire, rien ne peut à ce niveau de complexité et de contradictions, se situer dans le prolongement de ce qui nous précède.

Christian GOUX.

CHAPITRE I - POURQUOI LA PROSPECTIVE ?

Avant de tenter un bilan des travaux de prospective qu'a réalisés le Laboratoire de Conjoncture et Prospective et d'examiner les problèmes que pose cette discipline, il paraît nécessaire d'analyser les raisons qui ont poussé une équipe d'économistes à aborder les problèmes du long terme, sous l'angle de la prévision.

Sous le terme "prospective", se cachent un grand nombre de pratiques hétérogènes qui n'ont pas grand chose à voir entre elles, si ce n'est la vague intention de regarder l'avenir.

Ce n'est pas le lieu ici de rappeler et d'analyser les fonctions qu'a pu jouer et que joue la prospective dans la production d'une idéologie de la croissance. C'est à la fois évident et complexe, dans la mesure où cela renvoie à un certain nombre de problèmes économiques, liés au développement de la pensée néo-classique et/ou néo-keynésienne.

Quant aux prospectivistes, ils viennent d'horizons si différents qu'on ne sait plus très bien à quelle branche du savoir ils appartiennent... Idéologues à la recherche d'une rationalité "scientifique" ou scientifiques à la recherche d'une idéologie ?

La prospective, telle que nous l'avions envisagée dès 1969 naît d'un combat, celui de l'échec de la prévision économique classique et des difficultés de saisir la conjoncture économique.

Notre point de départ est donc économique. Mais rapidement, sous l'effet des recherches et des remises en question, produites par Mai 68, s'opère une dérive dont le fondement est une nouvelle prise de conscience de l'interdépendance de l'ensemble des phénomènes sociaux et humains.

A cette interdépendance, les pratiques de multidisciplinarité n'apportent pas réellement de réponses. Au contraire même, elles figent le global -ce que Karel Kosik appelle la totalité concrète- en une addition, une juxtaposition d'approches. Dépasser ce stade supposait une interrogation sur l'histoire.

Tout ce mouvement qui est encore loin d'être achevé, tant sont sans réponses de nombreuses questions, montre que la prospective est, pour le moment, plus qu'une méthode, plus qu'une problématique, à ambition plus ou moins scientifique. Elle est avant tout un guide de réflexions, un creuset où se forment de nouvelles approches de la réalité sociale. La preuve nous en a, souvent été donné au cours du séminaire de troisième cycle que Christian Goux dirige à Paris I, où se mêlent des étudiants pour qui la prospective n'est finalement rien d'autre qu'une manière de remettre en question "la tradition" à travers un discours à construire sur l'histoire et l'avenir.

Prévisionnistes de formation, nous sommes soumis à cette question : la prospective est-elle une branche de la prévision. Cette question renvoie à une interrogation beaucoup plus large sur l'histoire et sur les rapports de celle-ci à la pensée économique.

A - NAISSANCE D'UNE INTERROGATION

Jusqu'en 1968 environ, la pensée économique est totalement dominée par le néo-classicisme, -plus ou moins corrigé de l'interventionnisme keynésien-, derrière lequel se pressent toutes les écoles, libérales, fonctionnalistes, empiriques et pragmatistes, défenseur d'une rationalité dont le fondement est l'extension des mécanismes du marché, corrigés par l'intervention des collectivités. Le marxisme n'est dans ce cadre qu'une idéologie à ranger dans l'histoire de la pensée au même titre que le physiocratisme, l'utilitarisme ou l'utopisme.

C'est dans ce réseau que se déploie la prévision économique. Son but : permettre la croissance en se prévenant des crises.

1 - L'échec de la prévision classique

Le point de départ de notre interrogation sur le long terme est la remise en question d'une certaine prévision classique qui cantonnait le prévisionniste dans les limites d'une croissance continue.

Or aujourd'hui, en période de crise, il est sans doute devenu classique de dire que la crise n'était pas prévue et que la croissance n'est pas inéluctable.

Entre 1965 et 1970, il était beaucoup plus difficile de douter de l'efficacité de la machine économique et de ses instruments de prévision, mis en place pour précisément éviter toute crise.

"En période de croissance, une erreur de prévision n'apparaissait pas bien importante et personne d'autre que celui qui l'avait commise ne s'en apercevait. En période de crise, il en va tout autrement : toute prévision qui ne se vérifie pas a des conséquences en chaîne nombreuses. Ce qu'il est important de noter, c'est que rares furent les prévisions qui au cours de ces vingt cinq années ne reçurent un démenti de l'évènement" (1).

C'est de cette constatation qu'est née notre recherche. A son origine, dès 1965, la thèse de Christian Goux sur "L'horizon prévisionnel" (2) dont les interrogations finales sur la nécessité de la prévision et sa difficulté à trouver sa place, sur les rapports entre le déterminisme et le volontarisme, sur les liens entre les termes de la prévision se prolongèrent par un article de "réflexions sur le long terme" en 1969, pour s'affirmer dans une communication au VI^e colloque franco-latino-américain d'économistes de 1975, "Prévision de la crise ou crise de la prévision".

En 1969, posant le problème des inévitables mutations et crises à venir, Goux écrivait :

"Le formidable développement de cette discipline (LA PREVISION) s'est fait sous l'emprise de la nécessité. Prévoir pour mieux voir et surtout pour survivre dans un monde difficile où la concurrence s'avère implacable. De relativement simple au début, les méthodes de prévision se développèrent, se 'sophistiquèrent'.... Pourtant au fur et à mesure que les modèles se raffinaient, leur utilité opérationnelle devenait de moins en moins décisive, de moins en moins grande ou plutôt leurs champs d'action se rétrécissaient..."

(1) Bernard MOREL - Conjoncture et Prospective - Thèse Paris I - 1977.

(2) Christian GOUX - L'horizon prévisionnel - Cujas - Paris 1969.

Et en 1975, parlant de la méthode la plus utilisée pour prévoir, le modèle, Goux écrivait :

"Le fabricant de modèles que j'ai été pendant près de quinze ans a pu constater sur le tas que l'instrument qu'il utilisait, soit ne servait à rien parce que le réel restait dans le tendanciel, soit était totalement inadéquat parce que le réel, par une de ses ruptures dont il a l'habitude quittait les sentiers battus de l'extrapolation sans crier gare"

Mais alors, pourquoi s'intéresser au long terme ? Au nom de l'impossibilité évidente de connaître l'avenir, il eût été facile de rejeter purement et simplement cette prévision. Mais, c'eût été faire fi de nécessités auxquelles l'évolution du monde conduisait, de la portée scientifique de la prévision quand elle se donne pour but de comprendre les projets des hommes. Il était alors nécessaire d'opérer une rupture dans la vision de la prévision. Cette rupture, nous l'avons fondée sur deux hypothèses : la première affirmait que la pratique prévisionnelle n'avait pas pour objet de prévoir l'avenir, mais de comprendre le présent à travers les tendances contradictoires qu'il portait, qu'elle était un effort pour appréhender, comprendre et expliquer, non pour prédire ; la seconde situait la prévision dans la continuité de l'histoire et non dans la décision technostрукturelle d'un avenir programmable.

2 - La prospective dans un courant

Mai 1968 n'a pas été seulement important par ce qu'il fut. Ce qu'il a produit au niveau d'une certaine libération de la pensée apparaît autant, si ce n'est plus important.

Mai 1968 a apporté un droit -certes bien éphémère- celui de penser hors des chemins battus, sans passer pour autant pour un farfelu. Pour un économiste, cela voulait dire que prévoir ne renvoyait pas aux seules règles comptables de la comptabilité nationale linéaire, que l'avenir d'un pays ne se ramenait pas à la grandeur de son PNB par tête et qu'il fallait tenir compte de biens d'autres facteurs. N'est-il pas étonnant de constater que du jour au lendemain des pays jusqu'alors considérés comme sous-développés acquérèrent le titre prestigieux de "financiers du monde" par le seul truchement d'une augmentation du prix d'un bien dont on avait oublié de considérer qu'il correspondait à une rente. Faut-il rappeler qu'en 1970, lors d'une émission télévisée sur le pétrole, nous avons avancé l'idée que la réappropriation de la rente pétrolière paraissait historiquement inéluctable et qu'elle allait bouleverser les équilibres mondiaux. L'émission avait, paraît-il beaucoup fait rire.

Dans ce large courant, la prospective prend sa place parce qu'elle vient rappeler que la prévision économique est un leurre si elle ne s'accompagne pas d'une analyse globalisante de la société. Si la prévision classique est inséparable d'une vision néo-classique de l'économie, la prospective nous apparaissait et nous apparaît comme fondamentalement liée à une conception des Sciences Sociales et Humaines que le courant né de 1968 a canalisé ; conception dont Samir Amin a donné une définition à laquelle nous nous rallions. Amin écrivait à la même époque :

"La seule science possible est celle de la société car le fait social est un. Il n'est jamais 'économique' ou 'politique' ou 'idéologique' bien que le fait social puisse être approché jusqu'à un certain point sous un angle particulier, celui de chacune des disciplines universitaires

traditionnelles (l'économie, la sociologie, les sciences politiques... etc.) Mais cette investigation particulière n'a de chance de rester scientifique que si elle sait mesurer ses limites et préparer le terrain pour la science sociale globale".

La prospective avait pour nous (et a encore) l'ambition de permettre à la prévision d'acquérir cette dimension globale. Cette ambition, partagée par beaucoup de chercheurs, ne devait cependant pas être perçue comme un appel à une pluridisciplinarité, voire à une transdisciplinarité, selon l'expression de Valaskakis (1). Il s'agissait de chercher les moyens et les méthodes pour analyser la réalité sociale de manière unifiée.

La relecture de Marx nous semblait alors tout à fait fondamentale. Economistes, nous avons lu le Marx de l'économie, celui de la baisse tendancielle du taux de profit, oubliant ainsi que ce faisant nous faisons le jeu d'un déterminisme inéluctable, aussi faux que dangereux. L'ambition prospective de saisir la globalité de la réalité sociale en mouvement était inséparable d'une compréhension dialectique de l'histoire. Comme prévisionniste de l'économie, notre champ d'analyse était et reste encore très keynésien, c'est-à-dire marqué par une comptabilité nationale dont le but essentiel est en dernière analyse la mesure de l'accumulation du capital.

Se situer sur un autre terrain, c'est-à-dire se dégager de l'économisme supposait une réflexion plus globale sur l'histoire.

Pour l'économiste, une telle démarche était relativement neuve. Elle ne pouvait pas être entreprise dans le cadre traditionnel.

(1) Kimon VALASKAKIS - *Prospective - rétrospective et perspective - Actualité Economique*. Avril-Juin 1975.

B - HISTOIRE ET PREVISION

Le temps a fait l'objet de nombreuses réflexions de la part des économistes. Christian Goux, en ce qui nous concerne, y avait consacré sa thèse. Mais la temporalité économique abstraite et linéaire n'a, c'est une évidence, aucun rapport avec cette histoire à laquelle nous voulions intégrer nos réflexions.

La temporalité économique est le temps de la prévision. Or aussi paradoxal que cela puisse paraître, histoire et prévision s'excluent mutuellement dans la théorie et la pensée économique. La prospective peut alors apparaître comme un moyen de nouer des nouveaux rapports entre l'histoire et la prévision.

Les rapports de "l'économie" et de l'histoire sont complexes, mais leur importance pour notre sujet est si grande qu'il nous apparaît nécessaire de nous y arrêter.

L'histoire, dans la pensée économique, apparaît au moment où apparaît la valeur-travail, c'est-à-dire avec les classiques. Ce n'est pas une coïncidence.

Elle disparaît dès que cette conception de la valeur est remise en cause par la pensée dominante. Elle laisse la place alors à une vague temporalité d'où naît la prévision.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, l'objet de l'économie n'est pas, dans l'ordre du savoir, la production. L'objet de l'économie sera la richesse avec les mercantilistes,

l'échange avec les physiocrates ou les utilitaristes. Jusqu'à Ricardo, l'analyse des causes et des conséquences de l'économique se situait toujours dans la logique d'un tableau. C'était une causalité circulaire, puisqu'au sein du tableau "toutes les valeurs pouvaient se représenter les unes les autres".

C'est avec les classiques, et plus particulièrement Smith et Ricardo, que la science des richesses, préoccupée essentiellement du phénomène de la circulation des marchandises va se transformer en économie politique. L'histoire pénètre l'économique à ce moment là. Et le lieu de cette mutation réside dans l'introduction de l'explication de la valeur par le travail. Nous ne reviendrons pas sur ce point, mais nous nous contenterons d'insister sur l'introduction de ce concept d'histoire dans le processus analytique de l'économie.

Avec Ricardo, se brise la conception circulaire de la causalité puisque :

"Le travail, décalé par rapport à la représentation, et s'installant dans une région où elle n'a plus prise, s'organise selon une causalité qui lui est propre [] . Tout travail a un résultat qui sous une forme ou sous une autre est appliqué à un nouveau travail dont il définit le coût ; et ce nouveau travail à son tour entre dans la formation d'une valeur [] . Cette accumulation en série rompt pour la première fois avec les déterminations réciproques qui seules jouaient dans l'analyse classique des richesses. Elle introduit par le fait même la possibilité d'un temps historique continu, même si en fait, Ricardo ne pense l'évolution à venir que sous la forme d'un ralentissement et à la limite d'un suspens total de l'histoire" (1).

(1) Michel FOUCAULT - Les mots et les choses - Gallimard. Paris 1969, p.267-268.

L'histoire, la lecture de l'évolution économique et sociale, sont à partir de Ricardo, liées à la production qui apparaît, dévoilée, comme le phénomène central du fonctionnement des sociétés. Le temps et l'histoire pénètrent la théorie économique par l'intermédiaire de la production.

Mais dans le même temps, par l'introduction de la notion de rareté (rente), Ricardo réduit la portée de l'histoire (1). En effet il montre que ce n'est pas la terre qui est réponse à la rareté, mais seulement le travail et la production. C'est parce que la terre n'est pas capable d'offrir spontanément la réponse aux besoins des hommes que le travail apparaît. L'économie, comme processus d'organisation de la production est le lieu des affrontements.

Dès lors, la nature ne peut plus être regardée comme prolifique, comme féconde, mais essentiellement comme avare. Pour tous ceux qui précèdent Ricardo, la rente foncière est le symbole de la fécondité naturelle de la nature. Ricardo montre au contraire que la rente n'est due qu'à la profonde avarice de la terre. Ricardo voit en cette avarice le signe de la fin de l'histoire, de l'avènement de l'état stationnaire.

La rente, selon lui, va dévorer les profits industriels, en croissant, malgré la stagnation des salaires.

"L'histoire deviendra étale. La finitude de l'homme sera définie une fois pour toutes, c'est-à-dire pour un temps indéfini" (M. Foucault).

(1) Il faut noter qu'avant Ricardo, le philosophe et historien arabe Ibn Khaldoun, précurseur de la théorie de la valeur-travail et de la plus-value, avait allié théorie de la valeur-travail et évolution des sociétés.

Par le jeu de la rente qui renvoie à l'avarice de la terre, de l'accroissement de la population, l'histoire ne semble introduite que pour être finie. "Paradoxalement, c'est l'historicité introduite par Ricardo qui permet de penser cette immobilisation de l'histoire". La dynamique ne se situe que sur une période donnée. Et bien que Ricardo indique des possibilités de reculer l'échéance, celle-ci apparaît comme inéluctable. Dans la pensée pré-ricardienne, l'histoire, le temps n'intervenaient pas comme vecteur et porteur de l'agencement fonctionnel du système économique et de son équilibre. Les changements ne pouvaient survenir qu'à plat dans un tableau, sur une surface. Avec Ricardo, l'histoire apparaît comme une dynamique, qui la conduit à se pétrifier.

Depuis Ricardo, on assiste à un long processus destiné à éliminer l'histoire de la science économique. Phénomène qui va de pair avec la volonté de remplacer la loi de la valeur-travail par une loi de l'utilité-rareté, avec un choix politique précis. Et il est significatif de voir Auguste Walras écrire à son fils Léon en 1859 :

"Une chose qui me plaît dans le plan de ton travail, c'est le projet que tu as et que j'approuve de tous points, de te maintenir dans les limites les plus inoffensives à l'égard de Messieurs les propriétaires. Cela est très sage et très facile à observer. Il faut faire de l'économie comme on ferait de l'acoustique ou de la mécanique" (1).

Si la prévision est absente des théories classiques, l'histoire qui par l'introduction de la notion valeur-travail y fait une brève apparition est vite éliminée. Sa présence se traduit en effet par l'émergence de théories

(1) Cité par Modeste LEROY - Auguste WALRAS, sa vie, son oeuvre - Paris 1923.

dynamiques qui remettent en question l'ordre établi. L'ordre établi de la bourgeoisie, "ordre construit comme naturel", exige des théories de l'équilibre. Mais, l'équilibre ne peut conduire qu'au renforcement des contradictions. "La vie économique" ne peut accepter l'état stationnaire qui bloque l'accroissement des profits. Elle doit, dès lors, se fonder sur une théorie de la croissance qui permette de respecter l'équilibre et d'accroître les profits. C'est dans ce cadre que la prévision va s'insérer, en ce lieu qu'elle va se loger.

La prévision, qu'elle soit de court ou de long terme, conjoncture ou prospective apparaît alors comme le moyen privilégié de prévenir les crises. Fondée sur l'équilibre, elle privilégiera alors le modèle.

Au début de nos recherches, nous avons nous-mêmes empruntés cette voie qui finalement se traduit par une "prospective des permanences", selon l'expression de Jacques Durand.

Réintroduire l'histoire nous est apparu comme une nécessité. Mais ceci ne peut s'appuyer que sur une analyse théorique de la valeur-travail qui fonde le processus dynamique marxiste, sur lequel s'établit notre vision prévisionnelle. Autrement dit, c'est l'analyse des tendances du capitalisme qui fournit la base théorique d'une méthodologie de la prévision. Mais nous verrons par la suite qu'en rester à ce stade, c'est-à-dire à la compréhension du mode de production est insuffisant. Car, dans ces conditions, il est très facile de tomber dans une erreur qui fut celle de nos débuts ; c'est-à-dire s'enfermer dans un dualisme ou sur un déterminisme primaire (analyse du mode de production), on greffe une analyse très classique de l'économie à partir des instruments de la pensée dominante. Réintroduire l'histoire, cela veut dire aussi et surtout se fonder sur une lecture des contradictions qui la forgent.

C - OBJET DE LA PROSPECTIVE

En séparant, au niveau de l'analyse le court terme du long terme, en les opposant même, en construisant des instruments théoriques différents, les théories traditionnelles de la prévision ont manifesté une volonté, politiquement consciente ou inconsciente, de placer la prévision dans la perspective de l'action, du choix décisionnel. Cette volonté supposait la définition d'une "science objective et neutre". Cette nécessaire scientificité de l'économie politique intègre la prévision à un projet politique, même si les économistes n'en sont pas toujours conscients. Ce projet, c'est le maintien et le fonctionnement du système économique dominant, quelque soit par ailleurs, pourrait-on écrire, ce système économique. La prévision, dans cette optique apparaît alors comme un instrument de gestion du système économique. Elle s'appuie sur la continuation des tendances -c'est à dire des actions programmées-, internes au système.

Mais, cette vision abstraite d'un temps linéaire sur lequel s'enchaînent des événements apparaît comme la résultante d'une incapacité de la théorie à comprendre le fonctionnement de l'évolution des sociétés.

Il ne s'agit pas en effet simplement d'une question de techniques qui obligerait à rendre compte de la réalité de différentes manières selon le terme choisi, mais d'une lecture de l'évolution de la société fondamentalement déterminée par la politique.

Le problème qui se pose est de redonner à la prévision son unité. Cette unité ne peut exister qu'à travers

une problématique qui, dépassant le cadre étroit de la succession des temporalités, s'enroule dans une vision historique de l'évolution sociétale. La recherche de cette unité s'impose, si l'on veut distinguer aussi radicalement que possible la connaissance du possible, du choix du souhaitable, sans toutefois ne rien ignorer de l'importance dans la réalisation du futur, du choix des acteurs. Mais elle suppose une coupure entre la norme et l'examen, et par là, va à contre courant de toutes les théories de la prévision qui rattachent directement l'acte prévisionnel à l'action décisionnelle. Elle oblige, par conséquent, un choix quant à la conception de la prévision. Choix qui conduit à remettre en cause l'idée selon laquelle la prévision serait une lecture du futur.

Le projet que nous avons, quant à la définition d'une méthodologie de la prévision, va à l'encontre de la problématique traditionnelle. Prévoir, c'est, à notre sens, tenter de saisir les différents éléments qui, pris individuellement ou dialectiquement en relations contradictoires, indiquent le sens de l'évolution d'une société dans laquelle l'économie joue un rôle déterminant. Autrement dit, nous partons du principe selon lequel la prévision ne saurait consister à asseoir son analyse sur les seuls projets, les seules perspectives des acteurs dominants, en l'occurrence les entreprises et l'Etat, mais sur l'ensemble des perspectives et des projets qui émergent des différents acteurs sociétaux. La prévision traditionnelle, à notre sens, privilégie des acteurs. La méthodologie que nous voulons construire cherche à reconnaître et à intégrer la pluralité des projets et leur nature profondément contradictoire.

Dès lors, l'analyse des contradictions, des affrontements, des conflits devient l'élément central de la

méthodologie. Le matérialisme dialectique nous paraît à cet égard une théorie apte à rendre compte et à expliquer ce processus conflictuel permanent. Mais il ne suffit pas. Comprendre l'évolution, c'est intégrer ce processus conflictuel dans l'histoire ; c'est-à-dire finalement définir l'histoire comme étant la résultante et l'expression de ce processus conflictuel. Ce que Marx exprimait, lorsqu'il disait que l'histoire était l'histoire de la lutte des classes. Le matérialisme historique, parce que s'appuyant sur le matérialisme dialectique, apparaît comme théorie de l'histoire capable de rendre compte de l'évolution des sociétés, à condition de refuser d'en faire une idéologie mécaniciste au service d'un projet politique, fait de certitudes, non dialectique, c'est-à-dire d'un programme.

Cependant, affirmer cela, ce n'est pas pour autant définir une méthodologie prévisionnelle. Notre hypothèse est de dire que si le matérialisme dialectique et historique fournit une lecture de l'histoire, il doit aussi être apte à dégager dans le passé et le présent les éléments et les lieux qui définissent l'avenir, à repérer les contradictions, à en dégager les issues (synthèses). C'est ce qu'au début de nos recherches nous avons appelé la prospectologie (1). Cette première approche, si elle constitue la base de référence de notre recherche, a été critiquée et complétée par Alain Lipietz et Henri Rouilleault. Nous nous rallions à la définition qu'ils ont donné de la prospectologie :

(1) C. GOUX et B. MOREL - *Prospectologie et prospectives* - 3^o congrès de futurologie - Bucarest. 1972.

"Théorie des tendances propres des structures se présentant dans les formations sociales et des possibilités de transformation diachronique que leur confère leur position sur-déterminée dans le tout complexe social" (1).

Plus simplement peut-être, on pourrait dire que la prospectologie est la discipline "de hiérarchisation des contradictions qui permet de dégager le sens des évolutions" Dès lors, à notre sens, conjoncture et prospective, analyse du long terme, et analyse du court terme s'ordonnent autour de cette lecture globale historique de l'évolution.

Mais sans doute alors faut-il immédiatement préciser ce que nous entendons par prévision. Quel est l'objet de la prévision ? Certainement pas de dire l'avenir. Son objet n'est pas non plus, à notre sens, de mesurer les évolutions possibles en fonction des actions des pouvoirs, voire de mesurer les effets de ces actions. Nous retomberions, dans cette hypothèse, dans une prévision qui se définirait exclusivement par rapport aux normes du système. Choisir d'insérer la prévision économique dans l'histoire, de l'intégrer à une vision globale du fonctionnement social conduit à la considérer non comme un certain regard sur le futur, mais comme une méthode d'analyse du présent, en fonction de ce qui dans le présent fait l'avenir. La prévision apparaît alors comme une manière de lire l'histoire au futur antérieur. Cela est relativement clair pour la prospective ou la prévision à long terme. Cela l'est moins pour la conjoncture. Mais, nous disons qu'il ne s'agit pas, pour le conjoncturiste, de comparer le présent à une norme définie dans le passé. Sa tâche réside dans une lecture de l'évènement qui manifeste les tendances et les projets pour

(1) A. LIPIETZ - H. ROUILLEAULT - *Sur la pratique et les concepts prospectifs du matérialisme historique* - D E S - Paris. 1972.

le futur. L'information nous noie souvent de "nouvelles" dont il est difficile de mesurer la portée. Pourtant c'est la recherche de ces événements qui portent l'avenir qui semblent être la véritable tâche du conjoncturiste.

Deux conclusions s'imposent. D'une part, il n'y a pas de prévision au sens où nous l'entendons que dans le cadre d'une analyse globale. D'autre part, il nous semble qu'il faille renoncer au vieux débat systématique déterminisme et volontarisme, causalité et liberté, dans la mesure où volontarisme et liberté n'ont de sens que par rapport à des projets dont les effets et les manifestations se traduisent par la construction d'un système qui acquiert son propre déterminisme et ses propres causalités.

Dès lors, une théorie de la prévision doit se constituer sur l'analyse de la totalité sociétale. Mais celle-ci n'est pas réductible au seul mode de production. On pose ainsi la question des rapports entre l'économique, le politique et l'idéologique au sein d'une formation économique et sociale.

Prévoir n'est donc en aucun cas pour nous prédire un avenir ; prévoir c'est définir des hypothèses d'évolution qui permettent de comprendre et d'expliquer ce qu'on peut appréhender dans le présent.

La nécessité d'un bilan d'étape apparaît donc indispensable pour mesurer la validité d'une telle hypothèse.

CHAPITRE II - DES ETUDES AUX THEMES

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué nos premières interrogations qui nous ont conduit à fonder nos analyses prospectives sur une conception historique. La prospective devient alors une branche de l'histoire. Il est d'ailleurs intéressant de constater combien les questions que nous nous posons sont semblables à celles que l'historien Paul Veyne se pose et qu'il a exprimé dans *"Comment on écrit l'histoire"* ou dans sa leçon inaugurale au Collège de France : *"L'inventaire des différences"*.

Encore faut-il préciser une méthodologie, une problématique. Nous n'avons pas cherché vraiment au cours de ces sept années à mettre au point une méthode ou des techniques. Ceci nous est toujours apparu secondaire par rapport à la nécessité de définir "une logique d'ensemble" autour de laquelle pouvait se greffer une certaine diversité d'approches. Face à l'offensive idéologique qui s'ordonnait autour du "phénomène croissance" -à la japonaise ou à zéro, le problème étant finalement le même-, et pour laquelle la prospective est un instrument privilégié de définition d'un avenir sécurisant et programmable, il ne pouvait être question de perfectionner des techniques, liées à la logique conceptuelle dominante. Certes, il n'est pas toujours inutile de recourir à ces techniques, mais à la condition de les contenir dans un ensemble cohérent différent. Dans ce bilan que nous essayons de faire, nous n'en parlerons pas.

En fait, nous n'avons jamais cherché à appliquer une méthode. A partir d'un texte de références à nos débuts (

(1) Christian GOUX, Bernard MOREL - *Pour une véritable prospective - Essai méthodologique - Metra - Vol.X N°3 - 1971.*

se sont ordonnées un ensemble de pratiques dont, en fin de course, on voit qu'elles ont une logique qu'il est possible de conceptualiser. Bien entendu, pendant toutes ces années, nous avons tenté de faire le point. Mais plus souvent d'ailleurs, ce fut de manière informelle, empirique : une série d'échanges, de communications, des lectures communes...etc.

De fait, il s'est plutôt agi de construire "un référentiel du laboratoire" qu'une méthode rigide. Nous n'avons donc pas la prétention d'être toujours parvenus à opérer dans le cadre d'une problématique d'ensemble à laquelle nous nous soumettions dans nos premiers travaux et que l'on peut reconstituer aujourd'hui.

Cette absence de méthode n'est pas étrangère non plus à la diversité des thèmes qu'il nous a été donné d'aborder. Chacun d'eux conduit à des variantes qui naissent des caractéristiques propres aux domaines. Comment peut-on appliquer une même problématique à des domaines aussi différents que la santé, les transports, l'espace, la division internationale du travail...?

Nous partirons d'une première hypothèse, pour montrer qu'il est possible maintenant de définir ex post une problématique unificatrice. L'hypothèse est la suivante : toute situation apparaît comme l'expression et la résultante de contradictions, l'expression et la résultante de la confrontation de projets dans le cadre d'un ensemble social, déterminé par l'évolution du mode de production dominant. La prospective consiste donc pour nous à reconnaître et à hiérarchiser les contradictions qui dans chaque domaine fondent son évolution.

Notre chapitre sera divisé en :

- A - Présentation des domaines que nous avons abordés
- B - Bâtir le champ d'analyse
- C - Le problème de l'invariant
- D - Bilan dans chacun des domaines.

A - PRESENTATION DES DOMAINES

On peut regrouper l'ensemble des études que nous avons menées en trois grands domaines : division nationale et internationale du travail, organisation du travail, re-production de la société.

1 - Inventaire

Dans le premier domaine, nous incluons :

- les études à proprement parler division internationale du travail :
 - . firmes multinationales et DIT (DATAR-SESAME) TRP n°55
 - . régions et DIT (DATAR-SESAME)
 - . la division internationale du travail (GRESI) EPI n°9
 - . recherches et firmes multinationales (DATAR-SESAME)
 - . scénarios des blocs (Caisse des Dépôts et Consignation)
- les études de l'évolution économique de certains espaces :
 - . avenir du Sud Est français (DATAR)
 - . Marseille et Provence-Alpes-Côte d'Azur dans une Méditerranée en mutation (Conseil Régional PACA)
 - . Prospective de Rouen (GIEE)
 - . Politiques de décentralisation en Europe (ERPU-Berlin)
 - . relations entre la RFA et Méditerranée (dossier pour le CAP)
- les études portant sur un aspect de l'économie, particulièrement important pour la division internationale du travail :

- . le prix des matières premières (CORDES)
- . le rôle du nucléaire. Analyse prospective (CEA)
- . prospective des investissements en France (DATAR-SESAME) - TRP n°62

- les études de politique industrielle :

- . la restructuration de l'appareil productif français (DATAR-SESAME)
- . la restructuration industrielle (GRESI)
- . la politique industrielle d'un département : le Var (Conseil Général du Var)
- . le VII° Plan en Provence-Alpes-Côte d'Azur (Conseil Régional - PACA)
- . dossiers industriels pour PACA (dossiers pour le Conseil Régional)

Le deuxième domaine comprend :

- . la semaine de trois jours en Grande-Bretagne : effets et signification (Ministère des Affaires Sociales)
- . effets d'une réduction du temps de travail et d'un abaissement de l'âge de la retraite sur l'emploi industriel en PACA (Conseil Régional)
- . le temps de travail et son rythme : analyse historique et réflexions prospectives (CORDES)

Le troisième domaine, reproduction de la société,
couvre des travaux divers portant sur :

- la santé :

- . essai d'analyse et de prospective (Droit et Pharmacie)
- . évolutions des industries pharmaceutiques (Droit et Pharmacie)

- le tourisme :

- . le tourisme dans l'équilibre européen (DATAR-SESAME)
- . usage de l'espace maritime dans le cadre des bases de tourisme et de loisirs (Secrétariat d'Etat au Tourisme)
- . le tourisme en PACA. Dossiers pour l'étude Marseille/Méditerranée

- les transports :

- . système des transports, trois scénarios pour la région parisienne (RATP)
- . Londres, Montréal et Varsovie : trois villes et leurs systèmes de transport (RATP)
- . RATP 1976 - Bilans et perspectives (RATP)
- . Critiques des premiers éléments pour un plan d'entreprise (Air France)
- . Eléments pour une esquisse stratégique (Air France)
- . pour une prospective des transports (DGRST)
- . dysfonctionnement du marché de l'automobile (SAEII)
- . utilisation collective des moyens de transports individuels (ATP-DGRST)
- . restructuration d'un marché (Club Auto)

- l'environnement :

- . enquêtes sur la perception de la qualité de la vie à Rouen (GIEE - Ministère de la Qualité de la vie)
- . la reconquête du littoral et le rôle des collectivités locales en Provence-Alpes-Côte d'Azur (COMER)

- Dossiers dans le cadre de l'étude Marseille en Méditerranée sur :

- . la culture en Provence-Alpes-Côte d'Azur
- . la politique d'immigration.

2 - Première analyse des domaines étudiés

Cet inventaire appelle quelques remarques importantes qui précisent les champs d'analyses que nous avons abordés et qui influent sur la méthodologie déployée.

Remarque 1 - L'importance du premier domaine, division nationale et internationale du travail, n'a pas été sans conséquences sur l'élaboration de notre problématique.

Poser les problèmes de développement et de restructuration, de localisation et d'aménagement en termes de division du travail nous a amenés à rechercher en permanence des procédés de croisement espace/économie. Il nous a amenés à préciser les rapports entre la formation économique et sociale et les tendances d'évolution du mode de production.

Mais parallèlement, il a induit une problématique, particulièrement economiciste, donnant à la division internationale du travail un rôle primordial dans l'évolution sociétale. En conséquence, et nous le verrons à la fin de ce chapitre, cette vision s'est traduite par un oubli d'autres facteurs importants.

Remarque 2 - La totalité des travaux que nous avons entrepris part du processus de production qui nous semble être le centre du système social. Sous l'aspect "reproduction de la société", se dévoile l'aspect "reproduction de la force de travail".

Cette orientation a des conséquences fondamentales. Si comme l'écrit Paul Veyne, le problème central de

la pratique historique est "au delà des modifications, la détermination d'invariantes" (1), si comme par ailleurs l'écrivait Goux dans l'horizon prévisionnel :

"Rechercher les invariants, les découvrir constitue l'étape préliminaire et indispensable de toute méthode de prévision",

alors notre recherche des invariants doit s'appuyer sur une analyse précise de ce processus de production.

Paul Veyne qui ne se veut pas marxiste, conforte notre point de vue à ce sujet -et nous y reviendrons- quand il écrit :

"Le marxisme, si on le prend à la rigueur, vaut ce qu'il vaut ; c'est pourtant lui qui nous fournit l'exemple d'invariant qui est le plus propre à dissiper les malentendus":

"l'histoire de toute société jusqu'à ce jour, dit la première phrase du Manifeste communiste, est une histoire de luttes de classes, hommes libres et esclaves, patriciens et plébéins, barons et serfs, maîtres et compagnons, en un mot oppresseurs et opprimés. Au delà des modifications historiques, au delà aussi des ignorances théoriques et des illusions idéologiques, le ressort de l'histoire est invariablement la lutte des classes. Du moins 'jusqu'à ce jour'. Ce n'est pas à dire qu'il y aura toujours des classes, toujours, toujours, mais qu'au delà des apparences et des illusions la vérité des millénaires de préhistoire qui durent encore aura été la lutte des classes".

Remarque 3 - L'ensemble des thèmes que nous avons abordés révèle la préoccupation d'aborder les problèmes en terme de système sans qu'il soit bien sûr question de systémisme ou d'analyse de systèmes. La santé a été abordée comme un système français de la santé. Les transports urbains, comme

(1) Paul VEYNE - *L'inventaire des différences* - Le Seuil - Paris. 1976-
p.11.

un système économique et social complexe. La reconquête du littoral a été analysé par l'intermédiaire des questions foncières.

Mais la difficulté réside dans le passage d'une analyse globale à une analyse sectorielle.

Au début de nos travaux (recherches sur la santé), nous avons considéré que chaque ensemble sociétal composait un système dont l'évolution était scandée par une structure interne, propre à chaque ensemble, qu'il fallait en premier lieu repérer. C'est ce que nous appelions "le noyau scandeur".

Dans un deuxième temps, nous avons considéré que ce noyau devait être "le mode de production". Certes, cela facilite les choses, mais cela, non seulement reste extrêmement déterministe, fait du concept de mode de production un concept concret. A tort.

Cela constitue une interrogation. Il s'agit de trouver un invariant dynamique qui ordonné autour du mode de production, liant de tous les sous-systèmes, tienne cependant compte des facteurs politique et idéologique.

Ces trois remarques qui accompagnent l'inventaire de nos travaux nous permettent alors d'avancer dans la définition de notre problématique. Deux éléments sont essentiels : bâtir le champ d'analyse, découvrir l'invariant.

B - BATIR LE CHAMP DE L'ANALYSE

Avant toute recherche, il est nécessaire de définir le champ de l'analyse. Aucun domaine d'études (région, problèmes économiques, firme, domaine social) ne constitue en soi ce champ.

Il faut repérer le domaine.

La prospective ne peut se bâtir que sur "un ensemble complet", sur une totalité. Mais cette totalité n'est pas un système clos. Pour qu'un ensemble social puisse être considéré comme un système clos, il faudrait que l'ensemble d'une part, et chacun des éléments de cet ensemble d'autre part aient une seule finalité, or il existe de multiples finalités. La société ne peut donc être considérée comme un champ unifié. Il faut donc repérer au sein de "cette société" ce qui est système, ce qui est influx jouant sur ce système.

Deux ambiguïtés doivent être levées à ce niveau. Des auteurs comme Henri Lefebvre ont nié la possibilité de systèmes sociaux globaux. Ce faisant, ils condamnent toute prévision possible, et laissent aux seules praxis le soin de comprendre, en les provoquant, les bouleversements économiques et sociétaux. Cette position est juste, si l'on part de la notion abstraite de société. En effet, si on considère la société comme l'ensemble des éléments et des relations qui la composent, on s'aperçoit que sa compréhension dépend de l'angle selon lequel elle est examinée, du regard que l'on y porte, des actions que l'on conduit ; toute société serait composée de multiples "sous-sociétés"

qui ont sans aucun doute des logiques apparemment différentes, voire opposées. Et selon le regard que l'on porte sur elle, les éléments forts revêtent des aspects différents. Un exemple simpliste de cet état de fait nous semble celui de la société industrielle. Qualifier une société d'industrielle suffit-il à la caractériser ? Le fait que l'Union Soviétique se soit engagée sur cette voie est-il un élément suffisant pour en conclure à une convergence de l'Union Soviétique et des sociétés libérales ou y-a-t-il autre chose de plus important qui les différencie ou les rapproche ?

Une solution à ce problème (deuxième écueil) serait de considérer un ensemble sociétal comme un ensemble de sous-systèmes qui constitueraient une totalité cohérente, donc analysable, qui s'intégreraient à un ensemble plus vaste. Mais cette réalité globale ne serait analysable qu'à travers différentes strates s'ordonnant de manière hiérarchique [hiérarchie de système]. C'est ce que, nous semble-t-il, montre Alain Touraine. Ce faisant, il donne aux structures le primat sur le processus sociétal.

On ne peut accepter cette thèse qui rejoint d'ailleurs celle que développe Lucien Goldman sur le structuralisme génétique, que dans la mesure où l'on définit une relation sociale qui explique cette hiérarchisation des systèmes et par conséquent ouvre la possibilité d'unifier le champ d'analyse en lui donnant ce que nous pourrions appeler "un liant". Mais alors, quel est cet élément, "ce noyau scandeur" qui, dans une société, caractérise l'ensemble des systèmes qui la composent et au delà définit le champ de l'analyse sociétale. La découverte de ce "liant" et de l'espace qu'il caractérise nous paraît être la condition nécessaire, mais non suffisante de la prévision.

Autrement dit, toute société, tout ensemble social forme un tout. Les éléments sont indissociablement liés les uns aux autres. Toucher à une quelconque de ses parties revient à déséquilibrer l'ensemble. Il n'y a jamais d'équilibre. L'étude de la nature et de la forme des déséquilibres, c'est-à-dire du rapport système/influx, constitue l'objet premier de l'analyse. Toute structure est contradiction. Ce que montre de manière remarquable Henri Laborit, dans son ouvrage "La nouvelle grille", c'est que chaque société, chaque ensemble social vit et se développe à un rythme bien précis et suivant une organisation particulière. Cette organisation et ce rythme sont le fruit de ce que le "noyau" d'éléments qui surdétermine les autres éléments s'impose à l'ensemble. En quelque sorte, si nous définissons avec Lucien Goldman un ensemble social comme :

"un état concret de tension entre les forces d'équilibration dynamique orientées vers l'avenir et leur blocage par des forces agissant en sens contraire qui tendent à empêcher ces développements",

on peut dire que toute société est rythmée par sa structure, c'est-à-dire par son noyau, la contradiction qui la caractérise.

Karel Kosik a analysé ce phénomène, en développant le concept de "totalité concrète"

"Toute conception de la totalité implique, dit Kosik, la dialectique entre lois déterminées et contingence des phénomènes, entre essence interne et apparence de la réalité, entre parties et tout, [...] Marx a repris à son compte cette vision dialectique ; après l'avoir épurée de son contenu idéaliste et de ses éléments mystificateurs il en a fait, sous cette forme nouvelle, le concept central de la dialectique matérialiste".

Revenir à une conception dialectique de la réalité suppose que l'on parte du concret, pour construire une totalité concrète. Mais, cette réalité n'est pas la somme de tous les faits existants : la totalité signifie :

"la réalité comme ensemble structuré et dialectique dans lequel -ou à partir duquel- des faits quels qu'ils soient (groupe ou ensemble de faits) peuvent être compris rationnellement. Rassembler tous les faits n'est pas encore connaître la réalité et tous les faits (réunis) ne constituent pas encore la réalité".

Autrement dit, la totalité concrète est une théorie de la réalité qui transforme chaque fait, chaque ensemble de faits en une structure signifiante. Ce faisant, on réintroduit l'histoire, l'évolution et par conséquent la possibilité de la prévision puisque la théorie de la totalité concrète, en s'interrogeant sur la réalité, pose en fait la question de l'élaboration de cette réalité. La connaissance de la totalité, et par conséquent de la réalité, est liée à la connaissance de sa genèse, de son développement. La totalité n'est donc pas l'expression d'une interaction des ordres, d'une hiérarchie de systèmes, mais la résultante de la production sociale de l'homme.

Dès lors fondamentalement le champ d'analyse de la prospective n'est plus la société, conçue comme la somme des faits ou des structures, mais c'est le lieu de la totalité concrète où s'élabore la production sociale de l'homme.

C'est, selon la terminologie marxienne contemporaine, la formation sociale. Il n'est pas de mode de production à l'état pur. Une formation sociale est donc "un

tout complexe" qui combine plusieurs modes de production, mais qui est dominé par l'un d'eux. La notion de formation sociale est très riche, et détermine le travail de prévision. En effet, l'évolution d'une société -et par conséquent de chacun des domaines qu'elle comprend- est la résultante dialectique des contradictions entre les différents modes de production qui composent la formation sociale. On ne peut comprendre l'évolution d'une structure sociale de manière simpliste. Ce n'est ni le résultat de l'évolution des forces productives, surtout lorsqu'elles sont ramenées à la seule vision du développement du progrès technique, ni celui de l'évolution des seuls rapports de production, comme il ressort de visions simplificatrices de la lutte des classes, ni enfin celui des seules volontés des dirigeants. La formation sociale, ce n'est pas la société, mais une lecture de la société selon l'agencement des différents modes de production et du mode de production dominant.

Par là, nous pensons éliminer les tendances mécanistes, car la formation sociale n'est pas une dans la société. A côté d'une formation sociale qui rend compte de l'évolution globale d'une société par l'agencement de modes dominants, il y a d'autres formations sociales (régionales, internationales) dont l'agencement modal peut être différent. De même, lorsqu'on examine plusieurs ensembles sociaux, composant une société, par exemple l'ensemble des transports ou celui de la santé, on s'aperçoit que si les noyaux, c'est-à-dire l'ensemble des éléments scandeurs sont voisins, puisqu'ils répondent à la même logique du mode de production dominant, ils n'évoluent pas au même rythme parce que leur histoire est différente. Certes :

"la même structure peut être retrouvée, à des variantes près, dans de nombreux ensembles",

mais l'évolution de ces différents ensembles ne suit pas forcément le même rythme. Ainsi la réorganisation de certaines branches industrielles est plus rapide que d'autres (automobile). Cette réflexion nous permet d'aborder le problème fondamental de la séparation du tout sociétal et de chacune de ses parties. L'étude de l'évolution d'un sous ensemble (une branche, une région) exige que l'on s'interroge en premier lieu sur le rapport entre l'évolution de ce sous ensemble et celle de la société toute entière. Ainsi, l'étude des possibilités d'industrialisation d'une région "sous développée" ne peut partir de la question "l'industrialisation dans la région", mais doit analyser "la région dans l'industrialisation". En quelque sorte, la prise en compte de l'interdépendance des phénomènes oblige à rechercher les moyens de prendre en considération cette interdépendance non pas comme un aboutissement logique, mais comme faisant partie de sa nature constitutive. Il y a entre les parties et le tout un lien constitutif qui se manifeste dans l'existence d'une structure qui explique à la fois l'un et l'autre : le mode de production. Se trouve ainsi posé le problème du rapport entre la partie et le tout.

Peu importe fondamentalement que ne soit pas saisie la société dans l'ensemble des faits et des structures qui la composent si le champ d'analyse, -la formation sociale-, résume, explique et manifeste la production sociale de l'homme. Ceci fait un sort au problème de la hiérarchisation des systèmes, de l'ordre des ordres, dans la mesure où est défini un champ unique et unificateur de l'analyse.

Aucune société ne peut se confondre avec son mode de production. Comme l'écrit Nicos Poulantzas :

"Le mode de production constitue un objet abstrait-formel qui n'existe pas, au sens fort, dans la réalité. Les modes de production capitaliste, féodal, esclavagiste constituent également des objets abstraits formels, car eux non plus ne possèdent pas cette existence".

Dans la réalité, ce qui existe, ce sont "des formations sociales". Jusqu'à une date récente, beaucoup d'auteurs marxistes confondaient le mode de production et la formation sociale. Qu'est-ce qu'une formation sociale au sens marxiste ? Poulantzas nous en donne une définition précise que nous reprendrons :

"La formation sociale constitue elle-même une unité complexe à dominante d'un certain mode de production sur les autres qui la composent [...]. Une formation sociale historiquement déterminée est spécifiée par une articulation particulière -par un indice de dominance et de sur-détermination- de ses divers niveaux ou instances économique, politique, idéologique et théorique qui est, en règle générale, compte tenu des décalages que l'on rencontrera, celle du mode de production dominant".

Le mode de production est un concept théorique abstrait ; la formation sociale est à la fois concept empirique concret et concept théorique abstrait, en ce sens qu'elle est la représentation conceptualisée de la réalité sociale.

La première tâche à laquelle donc nous nous soumettons, quelque soit l'étude, c'est la construction du champ de l'analyse qui ne se confond pas avec l'apparence du domaine étudié.

Ainsi l'étude d'une région, le Sud Est par exemple, exige une reconstruction du champ par laquelle interviendra très directement la division internationale du travail. Celle-ci n'est pas un facteur externe à la structure, au champ d'analyse. Mais elle appartient à eux directement, elle y est intégrée. Cela signifie, entre autres, que les contradictions qui régissent la DIT exercent leur influence non comme facteur externe, mais comme élément interne au champ d'analyse.

La construction du champ d'analyse passe donc par un repérage des contradictions auxquelles est soumis le domaine étudié, et la prise en considération comme éléments internes de ce champ, de cet ensemble de contradictions.

Dans le cas d'une étude comme le dysfonctionnement du marché de l'automobile, nous retrouvons la même problématique. Reconstruire le champ d'analyse consiste à repérer les contradictions, s'inscrivant dans le mode de fonctionnement de l'automobile. Celles-ci peuvent apparaître comme extérieur au domaine lui-même. Nous en avons repéré trois :

- contradiction I : Structure économique / Utilisation de l'objet dans l'espace
- contradiction II : Structure économique / objet automobile
- contradiction III : Mode de vie / objet automobile

Ces trois contradictions étaient internes à notre champ d'analyse. Autrement dit, l'évolution de la division sociale de l'espace n'apparaissait pas comme facteur externe au champ d'analyse, mais comme un des éléments intégrés.

Ce qui conduisait à reposer la question en terme de formation économique et sociale ; les dysfonctionnements de l'automobile, renvoyant à ceux de la formation.

C - LE PROBLEME DE L'INVARIANT

Le problème de l'invariant, c'est le problème de la hiérarchisation des contradictions repérées.

C. Goux écrivait :

"Une prévision, toute entière, peut se définir par la structure de ces invariants. Il faut donc que le prévisionniste projetant le passé grâce à la loi et aux invariants qu'il a découverts, remette en question l'avenir ainsi esquissé et critique systématiquement les résultats obtenus".

En règle générale, dans les théories prévisionnelles, les lois d'invariance sont recherchées dans l'observation quantitative des phénomènes. Il s'agit donc de lois purement empiriques. Nous pensons que c'est là encore confondre essence et apparence des phénomènes.

Lucien Goldman indique une voie lorsqu'il écrit :

"Les données de l'expérience immédiate se présentent le plus souvent au chercheur, arrachées à leur contexte global et, comme telles, séparées de leur signification, et cela veut dire de leur essence. Ce n'est que par leur insertion dans le double processus de déstructuration d'un équilibre nouveau qu'on peut les concrétiser et juger par là même à la fois de leur signification objective et de leur importance relative dans l'ensemble"

Ainsi, la recherche des invariants dont le prévisionniste a le plus grand besoin, n'est pas à faire a priori dans le champ des relations empiriques, mais dans celui

de la théorie. La déstructuration d'un ensemble étudié, complexe, s'opère à travers une hypothèse de restructuration théorique qui s'appuie sur une théorie. Il est à noter que ce processus est celui de la plupart des sciences, y compris humaines.

Dès lors, l'invariant sera pour nous l'élément qui assure la reproduction du système économique et social, au sein d'une formation économique et sociale donnée. Il est donc la grille théorique qui permet de hiérarchiser les contradictions.

Loin d'être le garant de la stabilité, il est l'élément central du changement, dans la mesure où il rythme l'évolution de la formation.

L'invariant est donc la relation structurelle qui au sein d'une formation économique et sociale rythme les changements et l'évolution. En définissant une formation sociale comme "un agencement de modes de production, placé sous la domination de l'un d'eux", et un mode dominant comme celui ayant finalité de fondre tous les autres modes qui composent la formation sociale, on comprend que l'invariant ne peut être que la structure relationnelle complexe qui lie les différents modes puisque sa finalité serait son autodestruction.

L'invariant est-il alors le mode de production dominant ? La réponse à cette question est double. Elle est positive lorsqu'on est en face d'une évolution continue et négative dans le cas contraire. Le passage de la continuité à la discontinuité s'opère à travers le passage de la domination d'une formation sociale d'un mode à un autre mode.

Autrement dit l'invariance a des limites. Elle n'existe plus le jour où, en raison de contradictions "explosives", il y a passage d'un mode de production dominant à un autre mode de production dominant. L'explosion peut alors provenir soit de la contradiction modale elle-même, devenue intolérable et combattue par des projets instables par rapport à elle, soit de l'extérieur, c'est-à-dire de la confrontation de plusieurs formations sociales. Ainsi le passage du mode de production africain au mode de production capitaliste périphérique n'a pas pour origine la dynamique propre au mode de production africain, mais l'intervention d'un mode de production extérieur.

Voilà, à notre sens pourquoi il est impossible aux prévisionnistes de prévoir concrètement ce que sur le plan politique on appelle une révolution et qui se traduit par un changement de mode de production dominant. Abstraitement, le théoricien peut envisager la fin d'une domination et il ne peut la prévoir. Le prospectiviste peut avancer des hypothèses qui renvoient au caractère plus ou moins tolérable par les acteurs sociaux de la domination d'un mode, et renvoient ainsi à ce qu'on appelle la prise de conscience de l'exploitation. On se heurte alors à la difficulté d'introduire l'idéologique et le politique dans l'analyse, à circonscrire ce que nous avons appelé les projets des acteurs.

Il nous faut donc considérer deux processus différents d'évolution :

- . l'évolution qui s'insère dans une continuité dont l'instrument moteur est le mode de production, processus dynamique, invariance.
- . Le passage d'un mode de production à un autre qui se manifeste, sur le plan politique par une révolution.

En prospective, nous nous sommes situés en règle générale dans le cadre du processus d'évolution. Nous n'aborderons donc cette question que dans le cadre des problèmes qui nous semblent être aujourd'hui posés à la prospective. Nous nous contenterons de donner ici quelques éléments indispensables à la poursuite de notre raisonnement.

A la dynamique propre du mode de production, il faut adjoindre la notion de diachronie de la formation économique et sociale.

"La diachronie, comme l'écrivent Lipietz et Rouilleault, désigne l'histoire concrète du mode dans telle formation sociale (par exemple, 'le passage à la grande industrie' ne décrit pas la même diachronie en Angleterre, au Japon, dans l'Algérie de Boumedienne et en Chine)".

Pour comprendre le passage d'un mode dominant à un autre mode dominant, il faut se situer en diachronie. Toute autre solution condamne l'analyse à une vision mécaniste de l'histoire dans laquelle les hommes n'ont plus qu'à attendre passivement qu'un mode atteigne son terme naturel. On est alors replongé dans la fameuse thèse de Marx selon laquelle :

"les hommes font leur propre histoire, mais dans des conditions qu'ils trouvent devant eux, données et héritées du passé".

Il s'agit alors de s'interroger sur les projets et les pratiques sociales qui conduisent à déplacer les contradictions au sein des formations sociales et ainsi à assurer le passage d'un mode à un autre mode. Interpellés par cette question, nous étudierons dans le chapitre suivant la manière de, si ce n'est la résoudre, au moins la poser de manière plus juste.

Pour le moment, nous n'aborderons que le problème de la reproduction, c'est-à-dire de l'évolution d'une formation sociale à un mode de production donné. Ce qui constitue le cas généralement posé dans les études prospectives.

Notre expérience conduit à considérer l'invariant comme un processus dynamique. Ce qui permet dès lors de pouvoir considérer le mode de production comme invariant.

Qu'entendons-nous par processus dynamique ?

D'abord, il s'agit d'un processus finalisé. Nous pensons que la finalité de tout système étant de reproduire les contradictions de base qui le constituent en système, le processus finalisé d'une formation économique et sociale sera de reproduire le mode de production dominant par synthèse des quasi-intentionnalités et des constructions dirigées.

Toute formation sociale définit donc une tendance qui s'inscrit dans la logique du mode de production dominant, qui obéit à la dynamique de celui-ci. Dans un processus de continuité, on doit alors s'efforcer de comprendre et d'expliquer l'évolution du mode de production, processus dynamique invariant. L'analyse tendancielle n'est donc pas une analyse empirique de prolongation des tendances relationnelles des différents phénomènes ; c'est une analyse théorique du processus d'évolution du mode de production. Elle n'a donc pas pour objet "de dire un futur concret". Mais elle a pour objet d'exprimer la trame abstraite sur laquelle se greffera l'histoire concrète. Elle saisit la dynamique du mode. C'est ce qu'a fait Marx dans "Le Manifeste du Parti Communiste". C'est commettre une erreur que

de prendre ce texte au premier degré et de montrer que ce qu'annonçait Marx ne s'est pas réalisé. Marx ne décrivait pas un futur concret, mais une évolution tendancielle du mode de production. Si on lit le Manifeste avec les yeux de la dynamique du mode, on est alors saisi par la vérité des propos qui décrivent "de façon stupéfiante les grands traits du monde contemporain" :

"Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production et à la consommation [...]. Elle a enlevé à l'industrie sa base nationale. Les vieilles industries ont été détruites et sont supplantées par de nouvelles qui n'emploient plus des matières indigènes, mais venues des régions les plus lointaines, et dont les produits se consomment dans toutes les parties du globe [...]. A la place de l'ancien isolement se développe une interdépendance universelle entre nations [...]. En un mot la bourgeoisie façonne un monde à son image [...]. Le développement du machinisme et de la division du travail, en faisant perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie, lui ont fait perdre tout attrait. Le producteur devient un simple accessoire de la machine etc. [...]" (texte de 1848 !).

De même, lorsqu'on dit que les Etats-Unis connaissent depuis 1960 un déclin relatif, on ne veut pas dire que les Etats-Unis ne sont plus rien, mais on exprime le processus du déclin américain en raison des difficultés que traverse le mode de production dans ce pays. Que ce déclin se concrétise, dans cinq, dix, vingt ou trente ans est une autre affaire.

L'analyse prospective a donc comme première ambition, celle de saisir le processus dynamique invariant qui

se manifeste dans le mode de production. Mais il ne faut pas chercher à faire de cette analyse une prévision de l'histoire concrète. A confondre mode de production et formation sociale, on commet de graves erreurs d'analyse. Cela conduit à des visions catastrophistes du style : "Attendre que les contradictions du mode deviennent explosives".

Dès lors, il faut aussi saisir le processus de reproduction comme un processus contradictoire. La permanence des rapports sociaux se fonde sur leur production à tout instant. Il en résulte que ce sont les contradictions mêmes du mode de production, au sein d'une formation sociale qui permettent la reproduction des rapports sociaux. Un des objectifs du processus de reproduction, c'est de produire à la fois le phénomène et son contraire. L'invariance, comme processus, se reproduit comme mode de production, en même temps qu'elle produit les changements nécessaires dans la formation sociale. Autrement dit, l'autorégulation du système (reproduction), c'est-à-dire la reproduction du mode de production ne peut se faire automatiquement de manière interne, mais s'inscrit dans une formation sociale au sein de laquelle des éléments externes, politiques et idéologiques vont s'introduire pour permettre le processus de reproduction.

Tout a comme fondement la propre loi, la propre logique qui le transforme. La réalité est un devenant, une loi de transformation. Autrement dit, la prévision saisit $t + n$ non en prolongation de t , mais dans $t - n$ et dans t , parce que au temps t , s'articulent et se confrontent les projets et les pratiques qui font $t + n$.

Le processus d'évolution est donc toujours un processus d'affrontement. Il est dialectique. Il est toujours fondé sur les contradictions, les divisions inhérentes à toute réalité. Tel est à notre sens la signification de la dialectique. Deux fusionnent en un, uniquement parce qu'au terme suivant, un se divise en deux. Mouvements inséparables. Autrement dit, la synthèse n'est pas réconciliation de deux thèses qui s'affrontent, mais création d'une nouvelle division à l'intérieur du terme d'opposition qui l'a emporté. Qu'est-ce que la révolution bourgeoise ? Un affrontement entre des classes qui défendent deux modes de production. Celle qui l'emporte élimine le mode de production féodal (deuxième terme de l'affrontement), en même temps qu'elle engendre et développe sa propre contradiction.

La réalité sociale n'est donc qu'un enchevêtrement de contradictions et de divisions. On pourrait croire alors que c'est un système général de contradictions, analysable selon la théorie des systèmes. Il est vrai que cette technique peut contribuer à éclairer une problématique globale, mais elle ne peut fournir une explication générale, dans la mesure où elle opère dans un espace sans histoire.

Ainsi pouvons-nous saisir une méthodologie de la prospective. Toute formation économique et sociale se tisse à travers un ensemble de contradictions parmi lesquelles la principale, celle qui rythme le déroulement du système, (c'est-à-dire le mode de production), est inséparable des contradictions secondaires, -propres à cette formation-, dont elle est d'ailleurs en partie une expression. Car toute contradiction elle-même a un aspect principal et un aspect secondaire, déterminés par la domination d'un terme de la contradiction sur un autre.

La hiérarchisation des contradictions s'opère donc par le repérage de la nature des contradictions secondaires par rapport à la contradiction principale. Si on prend l'exemple des relations économiques internationales, affirmer le caractère également dominateur sur le monde des deux grandes puissances, sans tenir compte de la manière dont cette domination s'exprime, c'est oublier la nature de ces zones, leur spécificité, c'est ne pas localiser la contradiction principale.

Le processus d'invariance permet donc d'ordonner, de hiérarchiser les contradictions en faisant jouer à la contradiction principale le rôle d'invariant.

D - BILAN DES ETUDES

De manière apparente ou non et de façon plus ou moins nette on retrouve cette problématique dans la plupart de nos travaux.

On n'échappe pas à la définition du champ d'analyse, c'est-à-dire au repérage des éléments qui jouent sur un domaine, sans apparemment y appartenir. Ainsi tout ce qui concerne la division internationale du travail, et en règle générale la division de l'espace s'ancrent dans une structure complexe qui dépasse très largement le géopolitique ou l'idéologique comme semblent le montrer en général les futurologues. L'aménagement du territoire s'opère à travers une division de l'espace, fondée sur la mobilité du capital en fonction des avantages comparatifs des différentes zones, et en particulier des coûts de main d'oeuvre. Que cette recherche des profits rencontre des difficultés, en particulier dans l'instance politique par un conflit entre les différents acteurs (Etat, collectivités locales) est une conséquence et non une cause. Cette définition du champ d'analyse n'est donc pas immédiate. Elle renvoie à une lecture théorique de la réalité sociale. Si on prend maintenant comme exemple ce qui a trait aux différents domaines de la reproduction, on s'aperçoit que la définition du champ d'analyse est aussi nécessaire. L'introduction d'une lecture très en amont du logement (la rente foncière) est indispensable à la compréhension de la structure et de l'évolution des villes. Celle des mutations intervenues dans le procès de production ("invention de l'O.S.") est indispensable pour comprendre les problèmes de l'automobile.

Nous pourrions ainsi faire l'inventaire de l'ensemble des travaux auxquels nous avons collaboré et montrer que cette définition préalable du champ d'analyse s'impose à chaque fois.

On n'échappe pas non plus à la recherche d'un invariant qui permette la hiérarchisation des contradictions. En ce qui concerne l'aménagement de l'espace, le développement régional, la localisation industrielle, l'invariant qui constitue la clé de la hiérarchisation des contradictions est fondamentalement lié au facteur travail, à la main d'oeuvre, c'est-à-dire à l'exploitation de la force de travail. On peut d'ailleurs remarquer que cela n'était pas vrai dans le mode de production féodal. Nous sommes ainsi renvoyés en permanence aux caractéristiques du mode de production. Les éléments liés à l'instance politique ou à l'instance idéologique sont importants, mais se rythment -avec effet en retour- sur l'élément principal, l'invariant, processus dynamique. En ce qui concerne des domaines, comme les transports, on peut dire que l'évolution des modes de transports, leur concurrence et l'organisation de celle-ci s'ordonnent autour de l'organisation des rapports sociaux, c'est-à-dire autour du mode de production.

Mais, alors, et c'est là une question de première importance, pourquoi avoir utilisé la méthode des scénarios pour illustrer cette lecture sociétale.

Il convient en premier lieu de noter que, en ce qui nous concerne, la méthode des scénarios ne peut être qu'une technique, qu'un support à une analyse des tendances inscrites dans la formation économique et sociale et rythmées par le mode de production. La méthode des scénarios

prolonge donc directement notre analyse en terme de hiérarchisation de contradictions et se fonde sur elle qui reste la seule vraiment scientifique, avec sa logique et sa cohérence.

A priori, il existe un grand nombre de scénarios "possibles" pour toute situation, tout domaine. En effet, l'ensemble des variables stratégiques (tendances plus ou moins incertaines ; variables de contrôle exprimant les différentes modalités de l'intervention des pouvoirs publics ; variables de rétroaction exprimant les contraintes que font peser les réactions des groupes sociaux sur l'intervention des pouvoirs publics) définit une combinatoire complexe qu'il est à la fois impossible et inutile d'explorer complètement. La définition de scénarios que l'on peut juger utile de développer ne peut donc reposer que sur une hiérarchisation des variables stratégiques qui sont l'expression des contradictions repérées dans la première étape.

En cela, nous pensons pouvoir échapper à la problématique classique qui consiste à contraster un scénario "laxiste" ou "tendanciel" et "un scénario volontariste", ou "un scénario rose" et "un scénario noir". Ces approches qui s'appuient principalement sur des hypothèses de comportement de la puissance publique ne nous semblent pas adéquates, car elles prennent pour principe de localiser les incertitudes majeures là où elles ne sont probablement pas (au niveau de la puissance publique). Celles-ci peuvent venir d'ailleurs : environnement international, technologie, comportement des industriels, déséquilibres politiques et sociaux, etc... Il est donc préférable de ne contraster les

scénarios qu'à la suite "d'une analyse concrète", en localisant les incertitudes majeures (les incertitudes sont les éléments de contraste des scénarios) là où elles se trouvent et non à priori et systématiquement au niveau de l'intervention de l'Etat.

Bien entendu "les différenciations endogènes" qui fondent les contrastes ont souvent une traduction politique. Mais là encore, il ne faut pas confondre causes et conséquences. Ainsi, au niveau des scénarios d'aménagement du territoire, on peut très souvent introduire des contrastes fondés sur des situations économiques concrètes, mais se manifestant politiquement par des attitudes différentes. C'est tout le conflit entre bourgeoisie traditionnelle, représentante des intérêts économiques anciens et contrôlant souvent les pouvoirs politiques locaux et bourgeoisie nationale, amenée à intervenir au profit du capital moderne, à favoriser la mobilité du capital. Ainsi dans l'étude sur l'avenir du Sud Est que nous avons menée pour la DATAR, à un scénario tendanciel, fondé sur la seule mobilité du capital (en fonction des différentes variables stratégiques), nous opposons deux scénarios qui correspondaient à deux logiques différentes du capitalisme. D'une part un scénario où l'Etat intervenait pour créer de nouvelles conditions de mobilité capitaliste. D'autre part, un scénario où les collectivités locales, plus représentatives d'une bourgeoisie traditionnelle s'efforçaient de créer ces conditions, en s'appuyant sur "la tradition". Le conflit Etat/collectivités locales prend alors tout son sens. Le débat sur la régionalisation reflète très directement ce conflit. Le pouvoir régional, tel que le réclame le parti radical n'a pas le même sens que celui sur lequel s'appuient les régions conduites par l'opposition. Dans le premier cas, il s'agit de faire de la région, un relai

efficace du pouvoir capitaliste. Dans l'autre, il s'agit de s'appuyer sur une alliance bourgeoisie traditionnelle-classe ouvrière.

Les scénarios que nous avons proposés sont ainsi contrastés en fonction des contradictions internes aux formations économiques et sociales, et non en fonction des intentions avouées des politiques volontaristes.

Il nous faut enfin évoquer un dernier type de scénarios : les scénarios qui ont pour objet de pousser à leur terme ultime une variable stratégique et structurelle (contradiction), encore secondaire mais exemplaire pour expliquer un mouvement nouveau. C'est le cas du scénario méditerranéen que nous avons souvent exploré. Son objet n'est que de mettre plus fortement en évidence un aspect de la réalité sociale qu'il faut prendre en considération. C'est ce que nous appelons une prospective - histoire au futur antérieur.

E - LES DIFFICULTES RENCONTREES

Nous allons revenir sur les difficultés que nous avons rencontrées au cours de nos travaux. Mais auparavant, il est nécessaire de les situer.

Le premier point est le caractère mécanique de beaucoup de nos analyses, en particulier de celles qui relèvent de la division nationale et internationale du travail. La prise en considération quasiment exclusive des variables économiques crée un déterminisme qui ressemble fort à une attitude manichéenne.

Autrement dit les aspects idéologiques et politiques ont souvent été évacués de l'analyse. Cela renvoie aux facteurs subjectifs, au "pour-soi", mis entre parenthèses par rapport à "l'en-soi". A travers cette interrogation, on retrouve une certaine incapacité à jauger les alliances de classes, à intégrer les considérations d'ordre stratégique des acteurs sociaux. Les études sur la consommation, la demande, la culture, l'environnement naturel -tout phénomène qui rétroagit sur les cadres économiques-, doivent compléter les travaux menés dans le cadre de l'environnement international, de l'aménagement du territoire, des transports...etc. Elles touchent au mode de vie et par là intègrent des dimensions sociales, psychologiques. Comment négliger l'aspect appropriation privée des objets de consommation, les rapports entre vie culturelle et évolution économique...etc ? Ces nouvelles données modifient profondément les projets apparemment simples, même si existe, en dernière instance une surdétermination de l'économie.

Pour saisir ces phénomènes de manière plus globale, l'étude de la démographie apparaît particulièrement nécessaire.

Démographie, prise non pas au sens étroit de l'évolution quantitative de la population, mais comprise comme l'expression résultante du mode de vie. Si dans ce domaine si important, on n'a pas su faire de réelles prévisions, sans doute est-ce parce que l'on a été incapable d'intégrer des variables extérieures au phénomène.

A travers cette question, nous abordons trois problèmes, trois thèmes tout à fait fondamentaux pour la prospective. Celui de la rupture, de la discontinuité, c'est-à-dire du passage d'un mode de production dominant, à un autre mode dominant que l'on ne peut appréhender qu'en fonction de la prise de conscience, et des alliances de classes. Ceci recouvre les rapports entre l'instance politique et l'instance économique, entre Etat et bourgeoisie.

Le deuxième thème renvoie à la notion d'évènement. Qu'est-ce qu'un évènement ? Comment "naît-il" ? Notre pratique de conjoncturiste a été particulièrement féconde pour mener cette réflexion. Ce thème, nous avons tenté de l'aborder à travers le concept de projets, c'est-à-dire à travers la manière par laquelle les subjectivités expriment les phénomènes objectifs et leur donnent un sens. Les travaux de Jean-Paul Sartre et de Karel Kosik nous ont aidé à proposer une problématique sur laquelle subsistent encore bien des incertitudes. La moindre de ces incertitudes n'est-elle pas d'ailleurs le subjectivisme du chercheur lui-même.

Le troisième thème pose le problème de la prévision d'une manière très directe : c'est celui de la quantification, du datage, du chiffrage. Le refus du quantifiable chez les structuralo-marxistes par opposition souvent aux néo-classiques comporte un aspect "fuite" sur lequel on ne peut pas ne pas s'interroger.

Epars dans notre analyse de la DIT, d'autres problèmes plus localisés qui s'intègrent à ceux évoqués ci-dessus : l'occidentocentrisme qui nous a souvent contraint à ne pas prendre en considération le bloc de l'Est ; le rôle des hommes historiques (de Gaulle, Bourguiba, Senghor, Mao) comme catalyseurs momentanés d'une pensée et d'une action ; l'absence de prise en compte des phénomènes politico-militaires.

Un deuxième point qui fait problème est l'articulation tout/parties, secteur/global. De fait, plus on sectorialise les analyses, plus on affine et plus, soit on retombe dans un type de méthodologie classique, soit on essaie de repasser à une analyse globale. Dans le premier cas, l'analyse prospective se dilue très souvent dans des vagues considérations. Dans le second, on ne parvient pas à échapper à une très forte prédétermination.

Ce deuxième point rejoint d'ailleurs une autre question qui est le rapport de la prospective à la prévision technologique. Dans l'étude de certains domaines, l'approche de la technologie est indispensable, mais elle est en permanence posée en termes classiques qui opèrent un décalage entre l'analyse socio-économique et l'analyse technologique. Tout se passe alors, comme si la problématique générale s'arrêtait à la prise en compte des problèmes technologiques.

Un dernier point mérite réflexion. Il concerne la méthodologie même des scénarios, la manière d'introduire les contrastes. Ce qui renvoie aux différents projets de société.

Ces différents points, nous les aborderons dans notre chapitre III.

CHAPITRE III - THEMES ET PROBLEMES

Ainsi, six thèmes qui renvoient à des problèmes que nous avons rencontrés tout au long de nos travaux nous paraissent devoir être abordés :

- . les rapports global - sectoriel
- . le lien entre prospective, science et technologie
- . la question dite de la rupture
- . le concept de projet (idéologie et politique)
- . le problème du datage et de la cohérence
- . les éléments normatifs (scénarios contrastés, références implicites, projets de société).

Nous les aborderons successivement au cours de ce chapitre.

A - ANALYSE GLOBALE, ANALYSE SECTORIELLE ET PROSPECTIVE

ETUDES PROSPECTIVES, ETUDES STRATEGIQUES

La prospective a-t-elle un champ d'application général ? Telle est la question que pose la différenciation global-sectoriel à propos de cette analyse. Cette question s'est posée au Laboratoire à plusieurs occasions. Que ce soit dans le cadre de problèmes régionaux, que ce soit à propos de secteurs d'activité du domaine de la production ou de la reproduction.

Une première remarque s'impose à nous. Le concept "d'analyse sectorielle" est ou apparaît opérationnel et commun dans la pratique des interlocuteurs que nous pouvons rencontrer, et il conduit à un dialogue entre chercheur et décideur assez aisé. Par contre, le concept "d'analyse globale" conduit à de nombreux quiproquos. Il est vrai qu'il fait référence à des préoccupations très diverses. Dans certains cas la nécessité d'une analyse globale se résume à une évocation de "l'environnement" de tel agent ou de tel domaine considéré. Parfois il s'agit de s'interroger sur l'externalité. Mais plus rarement, parce que la démarche est moins immédiate, une analyse globale est perçue comme un moyen d'intégrer dans une étude circonscrite à un domaine précis des éléments (des contraintes mais aussi des variables) relevant d'une autre sphère. Or l'analyse prospective, en tout cas celle que nous tentons, pratique constamment cette intégration.

Une seconde remarque préliminaire nous paraît essentielle. La différenciation "global"-"sectoriel" ne renvoie pas prioritairement pour nous à une interrogation sur ce qui est global et sur ce qui est sectoriel. En première approche, mais cette première approche est aussi une

limite dont nous sommes conscients, le niveau privilégié d'une analyse globale est la formation sociale avec ce qui constitue une de ses caractéristiques, l'existence d'un pouvoir, le plus souvent un pouvoir d'Etat. Il y a là un choix théorique qui mériterait un long débat. Nous n'y entrerons pas immédiatement. Parce que sans méconnaître les débats sur l'économie mondiale ou sur les pouvoirs des multinationales, nous constatons que les formations sociales et les pouvoirs d'Etat y demeurent des agents déterminants. Mais aussi parce que dans notre pratique ce niveau (pouvoir d'Etat) s'avère le plus souvent celui où s'exprime l'instance supérieure de détermination. On peut ou on doit y arrêter l'enchaînement des différents niveaux du sectoriel.

Ces deux remarques posées, la différenciation entre l'analyse globale et l'analyse sectorielle nous conduira à une réflexion sur notre démarche prospective qui se veut une démarche intégrée. Elle nous conduira également à une réflexion sur la prospective, en particulier sous l'angle des relations entre analyses prospectives et analyses stratégiques. Elle nous conduira enfin à une interrogation sur la possibilité de rencontre entre notre démarche et celles qui relèvent d'approches strictement sectorielles (prospectives technologiques...).

1 - Analyse globale, analyse sectorielle et méthodologie de la prospective

Ce que nous continuerons d'appeler une démarche prospective peut s'appliquer à des domaines relativement restreints. Si le plus souvent on ne descend pas au dessous d'un secteur de production, d'une région, une telle démarche vaut également pour une agglomération voire pour une

entreprise. Cependant si les limites minimales à une recherche prospective ne sont pas absolues, on peut affirmer qu'en aucun cas la démarche suivie ne demeure au seul niveau du domaine d'étude considéré. Notre analyse implique la rencontre. Rencontre d'éléments propres à des réalités différentes, mais reliées les unes aux autres. Domaine de la production - domaine de la reproduction, entité régionale - politique nationale, transports - urbanisme, entre autres exemples. C'est en ce sens que nous avons parlé de démarche intégrée.

Ceci posé, comment s'opère cette rencontre ? Et en quoi relève-t-elle de la distinction analyse globale - analyse sectorielle ?

11 - L'analyse d'un secteur implique une reconnaissance des éléments de détermination de ce secteur. Ces éléments sont pour partie internes à ce secteur mais ils tiennent également à des données extérieures. Si l'on ne veut pas se limiter à une démarche prévisionnelle l'étude d'un domaine quelconque nécessite en effet qu'on le situe dans un ensemble socio-économique. Par exemple une approche des transports collectifs dans une agglomération implique au moins une double ouverture vers des domaines extérieurs. Les caractéristiques de l'urbanisme d'une part, mais aussi les relations entre transports collectifs et transports individuels. Cette double ouverture fait à la fois référence au champ de la production et au champ de la reproduction. Elle est significative des dépendances du secteur de transports. On ne transporte pas... on transporte pour quelque chose. Par ailleurs, on ne transporte pas dans n'importe quelles conditions : des contraintes économiques,

historiquement déterminées, jouent sur l'organisation de ce domaine.

La première étape d'une analyse sectorielle quelconque est donc la mise en situation du secteur considéré. Et cette mise en situation traduit la recherche d'un dépassement de l'approche sectorielle. Celle-ci peut apparaître comme un détour dans la démarche. En fait c'est plus que cela. En effet l'intégration dans l'analyse de phénomènes extérieurs au domaine considéré ne s'arrête pas à cette seule mise en situation. Nous verrons qu'elle est dynamique.

Quoiqu'il en soit, toute prospective sectorielle implique une analyse globale ou en tout cas plus large. Effectivement les déterminants qui sont alors recherchés se situent à un niveau qui implique la prise en considération de la formation sociale. Soit parce que les rapports entre deux secteurs sont arbitrés en son sein. Soit parce que les déterminants d'un secteur donné proviennent pour partie de décisions, d'orientations prises par le pouvoir d'Etat (que ce soit de manière autonome ou en relation avec les décisions d'autres pouvoirs) qui exprime la régulation propre à cette formation sociale.

Deux types de questions sont posés par cette tendance à la "montée" du sectoriel au global dans le cadre d'une prospective d'un secteur ou d'un domaine précis. Tout d'abord, jusqu'où "remonter" ? D'autre part y-a-t-il des enchaînements indispensables dans ce mouvement ascendant ?

Pour illustrer la première question, reprenons l'exemple des transports. Le passage transports-urbanisme

peut être complété. L'urbanisme fait référence à la spéculation immobilière, qu'on ne peut pas ne pas lier aux conditions du développement économique et de l'accumulation...

Cet enchaînement montre immédiatement les dangers de cette méthode. Et aussi les préventions qu'elle peut rencontrer. Les uns et les autres sont liés au discours "généraliste" de la prospective. Pour les contenir, il nous semble qu'on peut distinguer entre les domaines, qui bien qu'extérieurs au domaine considéré, entrent en "résonance" directe avec lui et méritent de ce fait une attention réelle, et ceux qui tout en étant déterminants sont suffisamment éloignés pour n'être considérés que comme des éléments de contraintes. Il suffit alors de prendre acte de ces contraintes.

En ce qui concerne, en deuxième lieu, les enchaînements indispensables à ce mouvement d'analyse ascendant, deux remarques s'imposent. La cohérence de l'analyse prospective est d'autant plus grande que les déterminants extérieurs du domaine considéré relèvent de sphères en résonance directe avec lui. Si le détour de l'analyse s'élargit trop, ou s'il ne se fonde pas sur des liens étroits entre les divers domaines concernés, il y a dilution progressive de l'analyse. Nous avons rencontré de telles difficultés dans le cadre d'une prospective régionale rapportée à l'évolution des conditions de la division internationale du travail. L'écart entre les deux niveaux retenus était trop vaste pour qu'il y ait résonance. L'enchaînement nécessaire, par une analyse des instances nationales, impliquait un très long détour pour que les déterminations essentielles propres à ce niveau soient intégrées de manière plus satisfaisante qu'il n'a été fait.

En effet à défaut d'un réseau d'imbrications suffisant, on est amené à une série d'hypothèses finalement simplificatrices aux différents stades de l'analyse.

Dans la mise en situation d'un domaine d'étude, il y a donc nécessité d'un détour dans l'analyse. Celui-ci traduit un élargissement de l'approche, une intégration de différents niveaux (plus ou moins globaux) de réflexion. De la qualité de l'intégration des divers niveaux d'analyse dépend la qualité de l'approche prospective.

12 - L'étape prospective

Au delà de la mise en situation initiale, l'étape prospective au sens propre reprend et développe une démarche intégrée. Les hypothèses constitutives des différents schémas d'avenir ou des scénarios relèvent des différentes sphères de détermination retenues.

La hiérarchisation entre ces sphères dépend des caractéristiques du réseau que constitue ces déterminations.

En règle générale, si la phase de mise en situation conduit à un élargissement progressif du champ observé, l'étape prospective est dominée par un cheminement inverse. Encore faut-il préciser que cette symétrie n'est pas absolue.

Si nous reprenons l'exemple d'une étude en matière de transports urbains, la construction des scénarios voyait un enchaînement partant du "projet urbain" (fonctions productives de la cité) pour se centrer ensuite sur l'organisation de l'espace et enfin sur le système des transports.

Cependant, à côté de cet enchaînement, et remettant en cause une démarche strictement déductive, la construction de scénarios d'organisation des transports reposait également sur des hypothèses propres à ce secteur, hypothèses prenant directement en considération l'insertion de ce domaine dans un ensemble socio-économique donné (par exemple : mode de consommation, mode de vie et transports ; industrie automobile et transports collectifs ...).

A partir de cet exemple, il apparaît qu'au moment de l'étape prospective, la distinction global-sectoriel ne signifie pas que la construction des scénarios (par exemple) devienne une démarche déductive mécaniciste. Elle entre en confrontation-concertation avec une autre démarche plus centrée sur le domaine considéré mais qui n'est pas pour autant strictement sectorielle.

En effet, si ce deuxième volet de la construction prospective fait plus spécifiquement référence au secteur considéré, les hypothèses retenues à cet égard tiennent compte, soit de contradictions en son sein, soit de contradictions nées de son insertion dans un univers socio-économique donné. Et de telles hypothèses relèvent à la fois d'une analyse sectorielle et d'une analyse de la formation sociale.

2 - Analyse globale, analyse sectorielle - Etudes prospectives, études stratégiques

La distinction globale - sectoriel conduit également à s'interroger sur la nature de l'analyse développée

-l'analyse dite prospective- selon qu'elle se situe au niveau d'un secteur ou d'un domaine déterminé, ou bien à celui de la formation sociale ou d'un ensemble s'exprimant par un pouvoir complexe propre. En effet s'il nous semble que des démarches semblables sont a priori possibles quelque soit le niveau retenu il s'agit de déterminer si pour autant elles sont de même nature.

En première approche, qu'il s'agisse d'un secteur de production, d'une région, d'un état, nous ne sommes jamais en présence d'unités autonomes. Et l'analyse prospective demeure dans chacun de ces cas une mise en situation dont l'objet est de déterminer les jeux possibles des contradictions recensées et qui pèsent sur l'une ou l'autre de ces entités. Seule différence sensible, le degré de complexité du champ strictement interne à l'unité étudiée. Mais ce degré de complexité variable a également une traduction en termes de pouvoir. L'Etat est le seul niveau où s'exprime un pouvoir politique, résultante et vecteur de l'ensemble des contradictions réelles ou potentielles de la formation sociale. Lui-même, ce pouvoir est confronté à d'autres unités de nature comparable. Par contre, le secteur de production, la région sont confrontés à des éléments de détermination relevant d'un niveau de pouvoir différent et en principe de niveau supérieur. Et nous entendons alors par là la prise en considération d'une plus grande complexité, et donc d'un arbitrage plus riche.

Quelles sont les conséquences de cette différence à propos de l'analyse prospective ?

21 - Analyse globale et prospective

Dans le cadre d'une analyse globale, la construction prospective intègre dans le champ même de l'objet étudié un ensemble d'éléments qui relèvent de l'économique, du social, de l'idéologique.... Bref, la prospective conduit alors à l'esquisse de scénarios que l'on peut définir comme des scénarios de régulation. Nous ne voulons pas dire que ces scénarios relèvent obligatoirement du tendanciel. Mais ils signifient une régulation en ce que les composantes des différentes sphères concernées s'articulent dans des équilibres, variables certes, mais qui sont autant de cohérences d'ensemble.

Ces cohérences d'ensemble sont le résultat d'une analyse qui se développe au niveau de formations sociales qui sont un tout. Et dans ces conditions, la prospective qui est une analyse des pouvoirs s'applique alors aux pouvoirs d'état qui intègrent ou expriment sous des modes différenciés l'ensemble d'expressions partielles de pouvoirs, antagoniques ou non.

Il nous semble par ailleurs que cette prospective globale, parce qu'elle ne nécessite pas le recours à des hypothèses prises dans un champ de nature hiérarchiquement supérieur à celui de la ou des formations sociales considérées, permet à la fois une esquisse complète, à la fois de l'image finale et du cheminement vers celle-ci. Sans doute la démarche n'exclue-t-elle pas certains éléments normatifs. Sans doute aussi repose-t-elle sur des choix théoriques donnés, il n'en demeure pas moins que la logique de la construction peut être totale.

La question qui se pose : un tel résultat n'est-il possible que dans le domaine géopolitique ? Dans ce cadre en effet, les formations sociales sont prises et analysées dans leur totalité.

Ou bien, existe-t-il certains domaines d'analyse où la réduction des composantes d'une formation sociale est suffisamment fidèle pour permettre d'atteindre à un même degré de cohérence ?

Autrement dit, suffisamment fidèle pour conduire à des perspectives de régulation. La réponse dépend de l'approche théorique que l'on se donne de l'Etat et de la spécificité du pouvoir qui s'y exprime. Au delà elle dépend de la justesse de la définition de la prospective comme une analyse des pouvoirs.

22 - Analyse sectorielle et prospective

A l'inverse de l'étude d'un domaine qui est un tout social (ou qui serait une réduction fidèle de ce tout social) et qui conduit à une "prospective de régulation", l'étude d'un secteur amène à une prospective plus stratégique.

En effet les scénarios qui sont construits relèvent alors de la stratégie pour un agent ou un groupe d'agents en solidarité et non pas de la régulation à un niveau complexe d'un ensemble de déterminants qui proviennent de sphères différenciées.

Tout d'abord, dans le cadre d'un secteur de production, même si cela n'est pas absolu, il y a dominance de la sphère économique comme fondement du raisonnement. Ceci vaut aussi pour les secteurs d'activité non

directement productifs. Il y a donc appauvrissement relatif de la diversité du champ social. Sans doute cet appauvrissement est-il combattu par le recours à des hypothèses relevant de sphères non économiques.

Mais, et c'est un deuxième point essentiel, ces hypothèses sont médiatisées par la prise en considération de choix, de décisions, de contraintes au niveau de la formation sociale et donc de l'Etat.

Dans ces conditions, l'analyse prospective d'un domaine d'activité se rapproche d'une étude stratégique.

Etude stratégique parce que l'agent ou le groupe d'agents considéré se déterminent par une série de réactions à des hypothèses de comportement d'autres agents qui sont d'un même secteur ou d'un secteur comparable. C'est-à-dire d'agents qui expriment eux aussi un pouvoir partiel.

Etude stratégique parce que le domaine considéré se détermine en tenant compte d'hypothèses sur la "régulation" du système socio-économique dans lequel il est inséré. Et même si ces hypothèses prennent correctement en compte la résultante de modifications de certains équilibres ou de certains déséquilibres dans une formation sociale, elles ne peuvent rendre compte, intégrer complètement les dynamiques de ces modifications. Aussi bien en général que dans le champ propre du domaine d'étude considéré.

Dans le cadre d'une prospective d'un sous-ensemble, il est possible d'esquisser les logiques de la ou des stratégies alternatives retenues, il est également possible d'analyser les schémas, les images auxquelles aboutissent ces stratégies (en tenant compte d'hypothèses extérieures et supérieures au sous ensemble étudié). Par contre l'esquisse

du cheminement entre ces images finales et une situation actuelle ne peut être correctement faite. En effet la dynamique de régulation qu'implique la compréhension d'un tel cheminement est exogène à la démarche possible. La prospective d'un sous ensemble, même si elle n'est pas une démarche strictement sectorielle, implique en effet une lecture simplifiée de la formation sociale et de son évolution.

3 - Prospective "sociétale", prospective sectorielle.

L'impossible rencontre ?

Nous nous sommes efforcés, à partir de notre pratique d'éclairer les modalités selon lesquelles s'intégraient dans la démarche suivie différents niveaux d'analyse.

Par ailleurs, nous avons mis en évidence comment, même dans une problématique commune la prospective au niveau d'un tout (la formation sociale ou sa réduction parfaite) et la prospective au niveau d'un sous ensemble ne relevaient pas complètement de la même logique.

Reste une question d'importance. Ce mode d'approche ascendant (interaction global-sectoriel) propre à la prospective "sociétale" peut-il ou non se rencontrer avec d'autres démarches quand il est appliqué à un sous ensemble ou plus précisément à un secteur d'activité ? C'est le problème de la rencontre entre une démarche strictement sectorielle (dans le cadre d'une firme, d'un secteur de production) et une démarche généraliste appliquée à un même secteur.

C'est également le problème de la rencontre, toujours au niveau de la production, entre une prospective technologique et cette approche sociétale.

Nous sommes pour le moment démunis pour répondre par l'affirmative ou par la négative à l'hypothèse de cette possibilité de rencontre. Il nous semble que dans un domaine à définir, ce serait un moyen de mieux situer les deux types de démarche que de les appliquer au même problème et de constater ce qu'il en est au niveau de cette hypothétique rencontre.

B - TECHNOLOGIE ET PROSPECTIVE

La technologie facteur du mouvement social, cette proposition d'évidence serait sans intérêt si elle ne désignait pas un postulat impliqué par toute entreprise de reconstruction du futur. L'utopie dominante, aujourd'hui, est technologique. Et l'analyse prospective, dans le cours de la logique dominante, y participe, même si, dans son projet, elle ne construit des devenirs qu'en tant qu'ils sont instruments et critères de lecture du présent.

Ainsi, l'analyse prospective recouvre dans son objet le domaine décrit par le terme technologie : elle l'institue comme élément de base, matière première et/ou soubassement de son discours. Mais, par le fait même que l'approche prospective met la technologie en perspective, elle la met en question dans et par certains scénarios d'autant plus inacceptables qu'ils sont tendanciels.

Au cours de nos travaux, nous avons peu introduit l'aspect technologique. Si l'occasion nous en fut peu donnée, il faut noter notre profonde incapacité à sortir du cadre de la technologie dominante. La seule occasion réelle qui nous fut donnée d'aborder ces problèmes s'est révélée être un échec. Dans notre prospective du système santé, nous avons dû tenter de comprendre "les technologies de demain". C'était se condamner alors à ne saisir que "ce qui se préparait en laboratoire", et de plaquer ce discours à une analyse sociale du système santé. C'était comprendre le technologique comme éléments des forces productives, et non comme rapport social. Samir Amin, dans son

livre "Impérialisme et le développement inégal" en appelle à une invention "de technologies nouvelles qui répondent simultanément à l'établissement de rapports de production socialistes et au développement des forces productives au delà même du niveau atteint par le capitalisme".

C'est en appeler à une pratique et à un projet. Notre lecture prospective de la technologie est en deça de cela. Elle n'est pour l'instant que critique et jalons.

Technologie et prospective ; en pratique, dans le processus de l'analyse prospective, le problème pourrait se délimiter ainsi :

- . la technologie dans le discours prospectif
- . analyse prospective de la technologie

┌ Un troisième terme -technologie de la prospective- serait inopérant pour ce repérage initial : l'analyse prospective est une activité peu technologique, "labour - intensive", dès lors qu'est répudié le recours au modèle "informatisable" 7.

1 - La technologie dans l'analyse prospective

On a souvent dit que l'analyse prospective s'apparentait à une façon de lire et/ou écrire l'histoire -sa spécificité tenant à son point de vue décalé dans le temps pour mieux saisir la longue durée dont les événements sont porteurs ou expression. En ce sens, il n'y a de prospective que sociale, dans toutes les dimensions de son processus propre. Son objet est social, au sens où, par delà le thème précis, l'approche prospective questionne un système social en le mettant en perspective.

Dès lors, l'analyse rencontre la technologie, élément de la reproduction sociale, omniprésent dans nos systèmes industriels "avancés". La technologie, en l'occurrence, qu'est-ce à dire ? un ensemble de techniques, plus un savoir-faire. Telle quelle, elle commande, par rapport à l'élaboration d'un discours prospectif, une série d'implications et d'interférences, à différents niveaux.

11 - Dans la genèse même de la pratique prospective, la prévision technologique a servi de matrice. De cette activité, la pratique prospective s'est extrait, puisque la prévision technologique lui fournit, à son corps défendant peut-être, :

- . une raison d'être, c'est-à-dire la nécessité de réfléchir "de loin" sur un mécanisme essentiel de la dialectique sociale ;
- . une légitimation intellectuelle d'une prétention à la scientificité ; la technologie est là, intangible, mesurable dans ses performances et repérable dans ses transformations, objet au plein sens du terme ;
- . (pour mémoire, un certain nombre d'instruments et de méthodes de travail).

12 - Dans la problématique sociale que véhicule l'analyse prospective (globale ou sectorielle). L'élément "technologie" constitue, selon l'échelle temporelle, la principale composante de l'invariant sociétal : la technologie recouvre une "permanence" et une "objectivité" propre qui émane du "rapport homme/nature".

Changement d'échelle : le système technologique devient le facteur privilégié, moteur des mouvements (très) longs de l'histoire. Il en est le critère de découpage, que ce soit pour une histoire de l'humanité (âges de la pierre taillée, puis polie ; âge du fer qui perdure) ou une histoire de l'économie moderne scandée par trois (ou quatre) "révolutions (!) industrielles" (charbon/pétrole/nucléaire ; ou manufacture/machinisme/automation ; ou encore chemin de fer/automobile/...).

13 - Dans l'objet et le projet intrinsèque de l'analyse prospective -quelqu'en soit le thème précis-, dans la mesure où ils sont compréhension d'une situation actuelle à partir de ses "devenirs" construits. La technologie délimite un niveau d'analyse toujours présent, même s'il n'est pas toujours explicité : en effet, toute prospective est sociale, au sens où son objet est social, même s'il est partiel, puisqu'il est lieu de relations sociales, enjeu pour des forces sociales. Par rapport à la problématique, tout autant que par nécessité méthodologique, l'objet est décomposé en un système d'éléments et/ou de niveaux articulés et hiérarchisés. Il est acquis que l'économie fonctionne comme une "infrastructure" -et, dans ce champ épistémologique, le niveau technologique fonctionne, conceptuellement et pratiquement, comme "infrastructure dans l'infrastructure".

Ce statut épistémologique de la technologie confère à la prospectivité technologique une place originale dans la formation et le développement du discours prospectif.

2 - Prospective de la technologie et prospective d'ensemble

L'application de la prospective à la technologie en a sans doute été la première mise en oeuvre systématique, dans une large mesure le modèle expérimental de toute prospective. La dynamique sociale de la technologie -perçue comme progrès des techniques- présente quelques caractéristiques qui l'explique. Elle est "mesurable" dans le cours même de son évolution : on peut comparer des techniques différentes. La technologie, dans son progrès, apparaît comme un champ nettement différencié du champ social global : elle peut être aisément "isolée" d'autres mouvements sociaux, sans susciter d'interrogations épistémologiques insurmontables. Le repérage des effets sociaux directs du mouvement technologique est repérable, par simple extrapolation, au niveau du mode de vie et du mode de produire. Enfin, dans sa structure même, la technologie est un "invariant" notoire, qui -lorsqu'il y a évolution- laisse immédiatement apparaître les événements-ruptures (innovations majeures).

Cet ensemble de caractéristiques peut se résumer dans le terme d'objectivité des systèmes technologiques. Cette objectivité permet à la technologie de se laisser facilement classer et manipuler en tant que facteur du développement : elle est la dynamique originaire au sens où la mise au point de nouveaux produits/nouveaux procédés est en même temps :

- . une tendance qui dispose à elle seule de sa propre dynamique : la logique du progrès se suffit à elle-même (autojustification) mais, ce n'est pas le plus important. Il faut mettre l'accent sur l'aspect "technique" de la technologie : puisque technique il y a, voilà un

niveau d'analyse où le seul aléas renvoie au datage (prévisionnel) de la découverte et de son application, bref un élément indiscutable...

- . qui s'impose, de ce fait, comme élément de base du discours prospectif dès lors qu'il fait entrer en jeu des acteurs sociaux ; jeux successifs et articulés dont la technologie sera enjeu (prospective industrielle, prospective des transferts internationaux de technologie,...) ou, alors, elle interviendra pour baliser et délimiter des devenirs alternatifs, puisque seule elle produit des lignes objectives de développement (prospective géopolitique, prospective régionale,...).

A partir de la base technologique, quasiment donnée à priori et insoupçonnable, les forces sociales peuvent s'avancer maquillées en acteurs sociaux.

La partie est jouée, et les conflits sociaux ne subvertissent plus la dialectique sociale. La technologie, objectivée par la technique, valide un système cohérent en expansion, pour lequel il n'est de contradictions sociales qu'entre diverses implications sociétales d'un facteur originare irrécusable. Deus in machina.

3 - Critique de l'approche technologique

La technologie, facteur du développement social, peut rendre compte, sans rupture problématique, de la technologie, facteur de conflit social, voire même de la technologie, enjeu d'affrontement social : transferts internationaux de technologie; le contrôle technologique comme

instruments de concurrence entre multinationales,...

Alors le technologisme fut apologétique, avec les travaux de H. Kahn et Wiener. La crise a dévalorisé leur "tendance multiple de base". A l'horizon 2000, son double s'impose, le technologisme devient apocalyptique : le modèle population-investissements, mis au point par l'équipe Meadows du M.I.T., et popularisé par le Club de Rome, récuse maintenant la technologie en tant que "variable indépendante" pour mieux en user comme lieu d'arrimage d'une texture sociale lâche mais intangible. La perversion s'en renforce, mieux occultée puisqu'inavouée.

Glissement sémantique : les forces productives restent instituées facteur décisif du mouvement des formations sociales. Les coups de boutoir de la révolution scientifique et technique révolutionne les relations sociales de production et d'échange, compte tenu des décalages, retards et résistances diverses.

On peut, de surcroît, y agraffer une lutte de classes : les conflits d'intérêts entre groupes et catégories sociales en seront la forme phénoménale. L'histoire a un sens, et des "lois d'évolution", actualisées en tant que "tendances". La prospective peut en être un miroir (magique).

De l'autre côté du miroir, ... il reste une autre réalité, dans laquelle la technologie n'est signifiante que dans son mode de socialisation, -ou plutôt par le mode de relations sociales auquel et duquel elle participe. Renversement des termes et inversion problématique : la technologie est une production sociale, dont les rapports sociaux,

généérés par les contraintes de la mise en valeur, sont le déterminant. L'analyse prospective participe à cette inversion problématique. Car l'histoire, même écrite au futur antérieur, exige une compréhension des ruptures sociétales qui découpent et dynamisent le mouvement des formations sociales : en référence, le problème du passage qui délimite les dominances successives d'une formation sociale ; ou encore le problème de la conservation-dissolution des formations sociales dépendantes,...

Proposition : les forces productives sont d'abord des rapports sociaux, techniques de par leurs fonctions socio-économiques propres, mais sociaux en ce qu'ils sont indissociablement agencés dans une structure sociale contradictoire (société globale, Etat-Nation, entreprise,...). L'objectivation réelle des forces productives se déduit des rapports sociaux de production, tout autant que leurs transformations. La production technologique renvoie au système social : le modèle industriel (système de relations interbranches + organisation du/des procès de travail + insertion dans l'économie mondiale) commande la production technologique qui concourt à une reproduction de son système ambiant. Ce problème a rejailli des tentatives d'industrialisation différente : la rupture recherchée avec le modèle dominant en désigne le point nodal, en l'occurrence l'appropriation sociale des techniques et non pas la différenciation technologique. Faillite ou inutilité de l'analyse prospective ?

L'analyse prospective trouve ailleurs sa justification. La remise en cause porte sur un mode de lecture des systèmes sociaux, celui par lequel la commodité méthodologique de la décomposition du tout social en architecture

d'instances devient un présupposé problématique. Le système d'instances oblige à la recherche d'une série de détermination qui ne peut déboucher que sur la considération de l'une d'elle en instance originaire, d'où le mouvement social se déduit en dernière instance malgré toute la complexité concrète des relations intermédiaires. Le domaine recouvert par le terme de technologie est le mieux à même d'assumer cette nécessaire fonction théorique.

L'analyse prospective, par le type de démarche qu'elle met en oeuvre, conduit à une critique de ce schéma problématique -au même titre qu'elle a pu contribuer à le conforter. A sa manière, une prospective du changement social rend compte, à contrario -puisque'elles y sont "impensables"- de la nécessité de renverser la problématique usuelle à base technologique pour rendre compte des formations sociales en situation de rupture, donc, aussi, des conditions qui structurent en longue durée la maintenance et la reproduction sociale.

C - LA QUESTION DITE DE LA RUPTURE

Le terme de rupture renvoie à l'idée d'une discontinuité, d'une interruption, d'une cassure brutale de ce qui durait, d'une transformation de ce qui était et qui provoque un changement rapide et fondamental d'un état de choses.

Parler donc de rupture c'est reconnaître qu'une continuité se déroulait selon les règles définies, continuité qui supporte des changements internes sans heurts, des réajustements, des changements mêmes, mais qui ne sont pas dus à une interruption.

Mais en opposant rupture à continuité cela implique une vision manichéenne des choses, une opposition à quelque chose et en dernière instance à une vision statique. Ainsi la première question qui se pose quand on utilise le terme de rupture est la suivante : où s'inscrit cette rupture ? Par conséquent la notion de rupture ne véhicule-t-elle pas une subjectivité de celui qui l'énonce en d'autres termes n'est-elle pas liée au lieu de l'énoncé ?

"le passage de la continuité à la discontinuité s'opère à travers le passage de la domination d'une formation sociale par un autre mode. Ce que nous voulons dire par là c'est que dans un processus d'évolution, il y a continuité parce que l'invariance dans la formation sociale est le mode de production se reproduisant, alors que dans un processus de révolution, il y a discontinuité parce que passage d'un mode de production dominant à un autre mode de production"
(1).

(1) Bernard MOREL - *Prospective et conjoncture, étude méthodologique.*

Donc pour B. Morel rupture signifie, exhaustivement, passage d'un mode de production à un autre, excluant de ce fait la dynamique d'une continuité et ses mutations internes et appréhendant la discontinuité donc la rupture comme un moment où tous les liens, les articulations avec le mode de production antérieur éclatent jusqu'à disparaître ou se fondre.

Dans la présentation du scénario méditerranéen (1) : un scénario de rupture, on peut par contre trouver cette autre définition de la rupture :

"Ces images ne constituent en rien des prédictions... Leur cohérence et leur stabilité ne sont que relatives et l'on ne saurait exclure la possibilité de ruptures brutales (crises financières, conflits armés...) conduisant à sortir des configurations géopolitiques élaborées dans les deux scénarios qui précèdent".

Ici la rupture est perçue dans un sens vague, c'est-à-dire comme tout événement susceptible de donner naissance à une image différente de celle résultant des scénarios tendanciels, ou plus précisément ne se situant pas dans le prolongement de tendances passées repérables. Les "événements ruptures" ne sont d'ailleurs pas analysés, leur existence est postulée. On admet qu'ils adviendront.

Si nous nous référons à la notion de rupture telle qu'elle a été définie par B. Morel, ce scénario méditerranéen perd sa caractéristique de "scénario de rupture".

(1) "La division internationale du travail" Volume II. Trois scénarios prospectifs. Collection Etudes de Politique Industrielle n°9, Documentation Française 1976.

Pour s'en tenir à ces deux conceptions, la relativité de la notion de rupture ressort par le fait même que le poids des présupposés idéologiques et théoriques, donc du lieu de l'énoncé déterminent cette notion, et lui fait perdre son emprise sur des réalités mouvantes. Mais au delà de ce langage qui se veut objectif mais qui en fait est subjectif. Ne s'agit-il pas de deux modes d'appréhension recouvrant des objectifs et des champs d'analyse qui malgré leur similitude apparente diffèrent de leur structure.

Dans l'étude du scénario méditerranéen la rupture est instrument d'analyse, permettant ainsi de dépasser le cadre traditionnel des méthodes utilisées en prospective, c'est-à-dire d'échapper aux contraintes des scénarios tendanciels. Ouvrant ainsi la voie à la construction d'images finales non inscrites en filigrane dans les tendances passées et présentes.

Par ailleurs l'étude des ruptures, prises ici dans le sens de crises ou de phase de discontinuité, pose le problème du champ temporel dans lequel se situe l'analyse. La crise récente, que connaissent les économies occidentales, a donné naissance à une littérature abondante sur "la crise". La période de référence pour étudier cette crise, amène à des conclusions différentes, mais pas nécessairement contradictoires, sur la typologie de ces crises, et en définitive sur ce qui est considéré comme rupture, passage d'un type de crise à un autre, ou passage d'une crise à une autre.

Emmanuel Le Roy Ladurie tente, en "historien de l'économie", de resituer la crise actuelle, en se plaçant sur une très longue période (1300-1973) (1).

(1) E. LE ROY LADURIE "La crise et l'historien", Revue Communications n°25 1976.

Le premier point important qui ressort de cette analyse est la datation de la crise actuelle en 1973-1974 : "On remarquera que la crise actuelle 1973-1974..." Et cette datation précise de la crise, est le résultat de la périodisation des crises faites par E. Le Roy Ladurie, qui découpe sa période en trois sous-périodes : les crises antérieures au XVIII^e siècle ; les crises de la période 1720-1973 ; et l'amorce d'une nouvelle période avec la crise de 1973.

Pour E. Le Roy Ladurie, cette périodisation se justifie par le passage d'un type de crise à un autre. Les crises de la première période se caractérisent par "leur dimension séculaire" d'abord, par leur aspect de crises de subsistance ensuite.

Les crises de la seconde période "envisagées dans le cadre multiséculaire qui les englobe (1720-1973) sont toutes et par définition, des 'crises de croissance'". Même si, parmi celles-ci, il faut opérer des distinctions. Quant à la crise de 1973, resituée dans cette très longue période, E. Le Roy Ladurie la rapproche des crises de subsistance de la première période.

"On remarquera que la crise actuelle (1973-1975) fort liée, semble-t-il, au moins partiellement et dans ses débuts, à une raréfaction momentanée, artificielle si l'on veut (mais qui fut quand même indéniable à un certain moment) de l'offre de pétrole. Cette raréfaction avait joué le rôle d'excitateur initial (pas seul en cause, bien sûr) quant à la dépression mondiale contemporaine. En ce sens, la dite dépression depuis 1973, participe non d'un insuffisance de la demande (cas de la crise de 1929) mais d'un étranglement (certes passager) de l'offre pétrolière. Paradoxalement, il y a là un trait commun avec les crises de subsistance anciennes, qui procédaient elles aussi des insuffisances momentanées de l'offre (céréalière, en l'occurrence)".

E. Le Roy Ladurie, retracera d'ailleurs par une toute autre méthode, et avec un champ d'analyse différent les conclusions du Club de Rome. Il termine son article en écrivant : *"la crise 'pénurieuse' qu'on pouvait croire conjurée depuis le XVIII^e siècle, peut donc faire sa réapparition. Et se substituer à nouveau, ou se juxtaposer, aux crises périodiques de déflation, qui caractérisaient depuis 1800 ou 1830 notre nouveau monde industriel"*.

Samir Amin (1) analyse les crises successives du système capitaliste en se référant à la période 1815-1873. Il distingue 4 phases d'expansion : 1815-1840 ; 1850-1870 ; 1890-1914 ; 1948-1967 ; et 4 phases de crises structurelles 1840-1850 ; 1870-1890 ; 1914-1948 et 1967... Se situant à l'intérieur de la période de développement du capitalisme, il date le début de la crise actuelle en 1967, comme beaucoup d'économistes (2), la hausse du prix du pétrole en 1973 n'étant qu'un moment, un événement de cette crise.

Les phases de crises se caractérisent toutes, pour lui, comme étant *"des phases de désajustements et de réajustements, de passage d'un modèle de l'accumulation à un autre. La crise implique un ralentissement de la croissance, un aiguisement de la lutte des classes"*.

Et la crise actuelle se caractérise de la même façon, comme une période de transition entre un mode d'accumulation qui s'essouffle et l'apparition d'un autre mode. Mais rien ne permet de dire quelle sera l'issue de cette phase de crise,

(1) Samir AMIN *"Une crise structurelle"*. La crise de l'impérialisme
Edition de Minuit 1975.

(2) cf. Christian GOUX.

si un autre modèle d'accumulation en sortira ou non. On peut cependant, et c'est la démarche de Samir Amin, en s'appuyant sur la logique du système capitaliste, donner des hypothèses sur les conditions d'un nouveau modèle d'accumulation. Mais elles conservent un aspect exploratoire, non exclusif, et non inéluctable.

Alors que le champ historique de Le Roy Ladurie l'amène à mettre en lumière le passage, entre un type de crise et un autre, chez Samir Amin on trouve l'analyse du passage d'une phase d'expansion à une autre à travers l'étude des phases de crises, de désajustements, qui les séparent.

Enfin la notion de rupture pose le problème du niveau d'analyse auquel on se situe. Les analyses citées de S. Amin et de Le Roy Ladurie se situent, pour employer un vocabulaire économiste, à un niveau "macro-économique", elles englobent l'étude de la formation sociale.

Mais il est possible également de restreindre le champ d'analyse, et d'envisager l'évolution de structures plus fines.

Ceci pose un double problème : celui de l'analyse des ruptures à l'intérieur d'un champ plus restreint d'une part, et la liaison entre les ruptures constatées dans ces structures et un niveau d'analyse plus global d'autre part.

Si l'on se réfère par exemple à un domaine privilégié des prévisions, celui des prévisions démographiques,

les difficultés d'appréhension de ce qui est rupture, au sens de discontinuité le long d'un trend, sont évidentes. Les prévisions faites en 1944 par un comité d'experts de la Société des Nations sur la population de l'Europe et de l'Union Soviétique en 1970 en sont une illustration.

Ces prévisions se sont avérées fausses, avec une marge d'erreur de 20 à 50 % suivant les pays, car les experts avaient posé comme hypothèse de travail une baisse à long terme de la fécondité. Or depuis 1933, on assistait à son relèvement. Ce mouvement n'a pas été envisagé à l'époque comme une rupture possible du trend descendant, mais comme un aléas, comme un épiphénomène ne rompant pas les tendances lourdes. L'observation de ce phénomène n'a même pas incité les experts à effectuer deux séries de prévisions. Ils l'ont ignoré. Ceci nous amène à reposer la question : rupture par rapport à quoi ? Et quels sont les évènements, les modifications de mouvement qui peuvent être appréhendés comme des ruptures ? Est-ce que la prise en compte d'un champ temporel plus vaste, ou une méthode par analogie permettent de résoudre ces difficultés ? Autant de questions sans réponses évidentes.

La liaison entre les ruptures repérées au niveau d'une structure et la structure englobante pose d'autres problèmes.

Ce qui peut être repéré comme rupture à un certain niveau peut n'être que continuité à un niveau supérieur :

"on dira par exemple que la structure de l'emploi s'insère dans le cadre d'une structure de production dont le fonctionnement explique la genèse et la succession de la structure d'emploi" (1) ;

(1) F. MICHON "Chômeurs et chômage", PUF, 1975, p.144.

la rupture, séparant deux structures d'emplois qui se succèdent, s'explique dans le cadre d'une continuité, celle du fonctionnement de la structure englobante de production.

De plus si les phases de rupture, au sens de Samir Amin, c'est-à-dire les crises touchant l'ensemble de la formation sociale, débouchent sur un nouveau modèle d'accumulation c'est parce que au niveau de certains secteurs, il se poursuit pendant cette phase une évolution "normale", il y a continuité, et donc dissymétrie par rapport à l'ensemble. Ainsi pendant la longue crise 1914-1948, le secteur automobile poursuit son évolution, et deviendra au sortir de la phase de rupture, et pendant toute la période d'expansion 1948-1967, la principale industrie motrice de la croissance. Ceci souligne une nouvelle fois le caractère relatif de la notion de rupture, l'importance du niveau auquel se situe l'analyse, et la juxtaposition permanente de ruptures et de continuités.

Nous avons insisté sur les difficultés d'appréhension du concept de structure et ceci au niveau d'une analyse historique, car celles-ci se retrouvent renforcées lorsqu'il s'agit d'une analyse prospective puisque par définition le futur est inconnu.

Peut-on et comment utiliser le concept de rupture dans des études prospectives ? Son apparition récente dans les travaux de prospective en marque les difficultés.

Nous avons été amenés, dans les recherches du Laboratoire, à employer le concept de rupture principalement dans deux études, celle sur la division internationale du travail avec la construction du scénario méditerranéen, et l'étude sur le dysfonctionnement dans le domaine automobile.

Dans l'élaboration du scénario méditerranéen le concept de rupture est utilisé de façon relativement empirique, et surtout à des niveaux différents.

Le premier niveau, dans l'ordre chronologique de construction des scénarios, part de l'analyse et de la constatation de l'instabilité du scénario multipolaire, et dans ce contexte, mais à un niveau plus fin des divergences au sein de l'Europe. Et c'est là, sans doute, une utilisation fructueuse, du concept de rupture en prospective. Ayant poussé jusqu'à leur logique extrême, le prolongement de tendances lourdes repérées dans le passé, il importe de mettre en lumière les contradictions, et donc les possibilités de rupture qui en résultent.

Mais il s'agit simplement à ce niveau, de poser des hypothèses, de souligner les risques de discontinuité engendrés par la poursuite de certaines tendances, toutes choses étant égales par ailleurs.

Le "toutes choses égales par ailleurs", est à notre avis fondamental, car il dénote l'impossibilité de prévoir des ruptures, leurs causes, et leurs moments d'apparition.

Le concept de rupture est employé, à un deuxième niveau, comme instrument d'analyse, permettant, en définitive, d'enrichir la méthode des scénarios tendanciels.

"Sur le plan méthodologique, un scénario de rupture, tel que celui décrit ici illustre bien les forces et les faiblesses de la méthode des scénarios. En permettant de se libérer des contraintes tendanciennes et de résoudre les conflits actuels en rupture de tendance, la méthode des scénarios rend possible la définition d'images nouvelles

et cohérentes et permet d'ébaucher le cheminement qui peut y conduire. Celui-ci, en faisant apparaître de façon analytique tous les obstacles qui existent, permet une évaluation plus riche de la situation actuelle" (1).

La construction d'une image finale en rupture, provoque donc un feedback sur l'analyse du scénario tendanciel, et l'enrichit à contrario, en en décelant toutes les implications.

Ces deux niveaux se situent en réalité dans le prolongement de la méthode des scénarios tendanciels, comme un enrichissement méthodologique.

La question qui se pose est de savoir si "la méthode des scénarios permet d'explorer utilement un avenir en rupture avec les grandes tendances".

L'élaboration du scénario méditerranéen ne permet pas d'apporter de réponse à cette question. Première tentative de cette nature, il se définit en réalité comme un scénario "volontariste", fondé sur l'analyse de l'instabilité du monde multipolaire d'une part, et sur la nécessité de la stratégie d'un pays : la France.

"La France échoue dans ses efforts pour rallier ses partenaires européens à l'idée d'un bloc indépendant, mais sa stratégie méditerranéenne porte ses fruits, l'Europe éclate et l'Allemagne s'aligne sur des Etats-Unis considérablement affaiblis : c'est le scénario méditerranéen débouchant sur un monde multipolaire différent de celui qui lui a donné naissance" (2).

(1) La division internationale du travail, Colloque organisé par le G.R.E.S.I. Arc et Senans, 8-9 Janvier 1976.

(2) cf. réf. p.75.

Dans l'étude sur le dysfonctionnement du marché de l'automobile, le terme de rupture a été employé d'un point de vue très différent. Soulignons d'abord qu'il s'agit ici de l'analyse d'un secteur, et non plus d'une analyse globale.

C'est à partir de l'étude historique du secteur automobile, en tant que secteur de production d'une part, et en tant que secteur donnant naissance à un objet de consommation bien spécifique l'automobile, qu'on est arrivé à la conclusion d'une rupture possible dans l'évolution de ce secteur. En fait il serait plus exact de parler ici de discontinuité, puisque si le trend d'évolution se modifie, il n'y a pas de rupture au sens extrême de fin du secteur automobile, ou transformation radicale de celui-ci.

A partir de la mise en lumière de cette discontinuité, le travail a consisté à proposer des solutions conduisant d'une façon ou d'une autre à réadapter le secteur automobile, aux nouvelles conditions de production d'une part, et à un changement dans le mode d'utilisation et dans le rôle de l'automobile objet de consommation d'autre part.

Et à ce niveau on retrouve un aspect volontariste dans la démarche adoptée qui s'apparente en partie au caractère volontariste du scénario méditerranéen.

Ce rapprochement nous amène à nous poser une dernière question : l'emploi du concept de rupture en prospective ne conduit-il pas inévitablement à une démarche volontariste et à la définition de stratégies.

D - LE CONCEPT DE PROJET

En fait, la notion de rupture, en se réfléchissant sur celle de stratégie, pose les problèmes du statut de l'idéologique et du politique dans la prospective. Mais par ailleurs, il est fondamental de comprendre que dans ce cadre la rupture renvoie à la notion d'évènement dont l'analyse est le propre du conjoncturiste.

Une de nos préoccupations essentielles a toujours été au laboratoire d'unifier la pratique de conjoncturiste et celle de prospectiviste. Notre souci était donc de trouver une problématique commune à deux activités que la théorie classique a toujours eu tendance à opposer. La prévision est inséparable d'une analyse de l'action des hommes et de la pratique qui se manifestent dans des projets et font surgir l'évènement. Les pratiques, conduites au moment de la Révolution de 1917 par Lénine (1), témoignent de cette nécessité de mettre en avant "le primat de la pratique", et de se garder de "toute tentation dogmatique".

La grille de lecture à laquelle nous avons soumis notre analyse a souvent eu pour effet de nous envelopper dans un déterminisme dangereux. La surdétermination économique devient vite un déterminant. Quel est le rôle de l'idéologie dans le phénomène automobile ? Y-a-t-il comme tendrait à le prouver Baudrillard "une économie politique du signe" ? Sur le plan politique, au niveau de l'aménagement du territoire, quelle est la signification et le rôle de ce que l'on pourrait appeler les bourgeoisies régionales ?

(1) *analysées par Philippe BARRET en décembre 1976. Marxisme et prospective. Ecole Normale Supérieure. Séminaire sur la prospective.*

Autant de questions que l'on a tendance à ne pas prendre en considération en raison de l'absence de méthodologie globalisante qui permette de les saisir. En effet, il ne suffit pas de multiplier des points de vue partiels, très déconnectés des réalités économiques comme le font la plupart des prospectivistes libéraux. On aboutit dans ce cas à une mosaïque idéologique sans fil conducteur. C'est pourquoi, nous avons tenté à plusieurs reprises d'articuler notre analyse autour de la notion de projet.

Au niveau théorique, il nous est apparu tout au long de nos travaux que Sartre apportait une réponse et des propositions méthodologiques dans "Questions de méthode". Nous reprendrons ici cette analyse, en essayant de dégager les aspects qui interpellent directement la prospective. Et ils sont nombreux. Parce que Sartre, dans "Questions de méthode" a constitué pour nous un guide, un phare, nous allons nous permettre d'insister sur son analyse et sa portée profondément prospective.

Ce que Sartre recherchait, c'est une méthode qui permette d'analyser une oeuvre, en s'efforçant de réintégrer l'évènement, le particulier dans l'histoire, sans pour autant en faire un objet de hasard. Quand il s'agit d'une oeuvre littéraire, on comprend l'intérêt d'une telle recherche qui permet de saisir un personnage à travers son oeuvre par le truchement de la place ou plutôt des places qu'il a tenues dans le cours de son temps, en référence aux événements qui secouent son (et l') histoire.

Nous retrouvons là la même problématique que celle qui a trait aux rapports entre la conjoncture et la prospective, dans la mesure où la prospective est histoire d'un

futur qui se fait, et par conséquent, fait référence au déroulement historique, et où la conjoncture est l'analyse, ou plutôt la lecture de l'évènement dans l'histoire et par rapport à elle.

La deuxième raison qui nous amène à considérer ce livre comme très proche de notre démarche, a trait à la méthode. Sartre rejette "la lecture simple" d'une oeuvre et d'un auteur, et veut fonder ses analyses sur leurs places dans l'histoire. Il considère que le matérialisme historique est la seule méthode qui permette de comprendre et d'expliquer l'histoire, mais il pense que le marxisme a été incapable d'intégrer le présent à l'analyse historique sur le plan de la connaissance. Autrement dit, les marxistes proposeraient une analyse de "l'histoire longue" qui expliquerait d'une manière déterministe le présent sur lequel ne pourrait s'investir qu'une "pratique", se référant au futur (vision idéaliste), mais sans prise sur le présent su.

L'économiste connaît bien ce problème. Le matérialisme historique a été capable de trouver les analyses de longue période les plus explicatives, mais il a rarement su analyser le présent. La preuve en est de l'usage que font les économistes marxistes des modèles pour expliquer la conjoncture, de l'outil néo-classique (par essence déhistorisé) pour planifier et prévoir. La question que Sartre pose au sujet de l'évènement qui interfère dans l'histoire, est donc aussi le problème de la conjoncture. Est-il possible d'analyser le présent en s'appuyant sur le matérialisme historique ? Qui fournit les moyens de faire "l'analyse concrète d'une situation concrète".

"Comment, dit Sartre, faut-il entendre que l'homme fait l'histoire, si par ailleurs, c'est l'histoire qui le fait".

Le caractère déterministe d'une certaine analyse marxiste irrite Sartre, et le conduit à considérer que "le marxisme est bloqué".

"Parce que cette philosophie veut changer le monde, parce qu'elle vise 'le devenir monde de la philosophie', parce qu'elle est et veut être pratique, il s'est opéré en elle une véritable scission qui a rejeté la théorie d'un côté et la praxis de l'autre".

Autrement dit, pour Sartre, "la croyance" en un sens de l'histoire et à une destinée déterminée de l'humanité a eu comme conséquence de mettre au premier plan la pratique politique qui assurerait l'émergence de cette destinée finale, sans prendre en considération de manière réelle et analytique l'évènement. Cette manière de n'examiner qu'une vision abstraite, greffée sur une temporalité abstraite conduit à ne voir que le mode de production, en oubliant la complexité d'une formation sociale où naît l'évènement. Elle conduit à une pratique métaphysique "des fins dernières" qui conduit au nom de la préservation de l'unité du groupe "à se réserver le droit de définir la ligne et d'interpréter l'évènement".

Dès lors, il se dessine une séparation solide entre la théorie et la pratique.

"Elle eut pour conséquence de transformer celle-ci en un empirisme sans principes, celle-là en un savoir pur et figé. Cette image fixe de l'idéalisme et de la violence exerce sur les faits une violence idéaliste. Pendant des années, l'intellectuel marxiste crut qu'il servait son parti en violant l'expérience, en négligeant les détails gênants, en simplifiant grossièrement les données et surtout en conceptualisant grossièrement l'évènement avant de l'avoir étudié".

Devant cette critique, le marxisme, dans ses travaux théoriques (en particulier économiques), s'est emparé de la pensée bourgeoise. Il a superposé deux discours : un discours sur "les fins dernières" abstrait dont il tire une pratique volontariste, et un discours sur "le présent" qui reprend l'analyse économique traditionnelle. De la sorte, on aboutit à un volontarisme qui se plaît à parler d'analyse, mais l'a réduite à une simple cérémonie.

"L'analyse consiste uniquement à se débarrasser du détail, à forcer la signification de certains événements, à dénaturer les faits ou même à en inventer pour retrouver, par en dessous comme leur substance, des 'notions synthétiques', immuables et fétichisés. Le marxisme paresseux met tout dans tout, fait des hommes réels les symboles de ses mythes".

Tel est bien aussi la contradiction à laquelle se trouve affronté l'économiste, bloqué entre la vision du court terme (la lecture de l'évènement) et la saisine des phénomènes de long terme, conscient de l'importance du politique et de l'idéologique, mais contraint de les réinterpréter soit de manière mécanique, soit en faisant appel aux analyses traditionnelles.

Sartre écrit : "Le marxisme (1) situe, mais ne fait plus rien découvrir : il laisse d'autres disciplines sans principes établir les circonstances exactes de la vie et de la personne et il vient ensuite pour démontrer que ses schémas se sont une fois de plus vérifiés : les choses étant ce qu'elles sont, la lutte de classe ayant pris telle ou telle forme []".

(1) On pourrait dire aussi "la prospective".

Ainsi l'utilisation de techniques économiques empruntées à l'idéologie dominante fournit-elle la plupart du temps la preuve des analyses abstraites que l'économiste marxiste plaque. Ceci est particulièrement vrai pour les modèles économiques.

On retrouve cette conception de plus en plus ancrée dans les analyses dites progressistes de la réalité économique et sociale. On oppose de plus en plus une science de l'économie, neutre et déhistorisée à un idéalisme volontariste.

Comment donc saisir ces pratiques et ces idéologies ? Sartre dit que :

" le marxisme est indépassable parce que les circonstances qui l'ont engendré ne sont pas dépassées".

"le marxisme vivant est euristique : par rapport à sa recherche concrète, ses principes et son savoir antérieur apparaissent comme régulateurs".

Mais "le principe euristique : 'chercher le tout à travers les parties' est devenu une pratique terroriste : liquider la particularité [_]. Le marxisme, lui, a des fondements théoriques, il embrase toute l'activité humaine, mais il ne sait plus rien : ses concepts sont des diktats : son but n'est plus d'acquérir des connaissances, mais de se constituer en savoir absolu".

Le marxisme réel doit, selon Sartre, "tenter une synthèse difficile de l'intention et du résultat", comme Marx le fait dans le "18 Brumaire".

Cela suppose donc qu'il pénètre dans le champ réel de l'histoire qui est fait de projets (ce que les hommes veulent) et d'évènements qui sont la résultante et l'expression de ces projets.

"Le marxisme concret doit approfondir les hommes réels et non les dissoudre dans un bain d'acide sulfurique", et "on perd le réel à totaliser trop vite et à transformer sans preuves la signification en intention, le résultat en objectif réellement visé".

Bref, il s'agirait de partir de l'évènement, du particulier, de l'individuel ("ce sont des hommes que l'on juge, non des forces physiques"), de définir de quels projets et de quelles vies ils sont les résultantes avant d'en tirer des enseignements pour l'avenir, c'est-à-dire pour la pratique. Partir des projets pour comprendre les résultats. Comprendre et définir les projets qui se font, pour prévoir et par conséquent, pour construire une pratique.

La conjoncture, c'est-à-dire l'analyse du présent, ne peut donc se faire qu'à travers la compréhension des projets du passé et leur signification dans le présent, c'est-à-dire pour l'avenir. Ce n'est pas la lecture déhistorisée d'une succession d'évènements qui se verraient sur des courbes par exemple, mais la lecture de "l'évènement" par rapport à sa gènèse. Dire que la production industrielle a atteint l'indice x et marque une croissance de y% ne veut rien dire car on ne sait pas le sens qui avait été donné à cette progression. Mais dire que cet indice a atteint l'indice x, alors que l'on s'attendait à x' doit être expliqué comme une non-réussite du projet qu'il faudra comprendre dans le cheminement historique.

Ainsi "il faut rejeter l'apriorisme : l'examen sans préjugés de l'objet historique pourra seul, en chaque cas, déterminer si l'action ou l'oeuvre reflète les mobiles supra-structurels de groupes ou d'individus formés par certains conditionnements de base ou si l'on ne peut les expliquer qu'en se référant immédiatement aux contradictions économiques et aux conflits d'intérêt matériels".

Nous sommes renvoyés au concept de sur-détermination. L'économie est sur-déterminante en dernière instance, mais souvent non-déterminante. Si l'économique sur-détermine le fonctionnement du système-santé, il est clair qu'elle ne détermine pas le comportement du médecin vis à vis de son malade. Sartre le montre très bien.

Il s'agit de redonner une place à l'individuel et au particulier, en évitant *"de rejeter du côté du hasard toutes les déterminations concrètes de la vie humaine et de ne rien garder de la totalisation historique si ce n'est son ossature abstraite d'universalité"*.

Nous renvoyant aux concepts de projets et de particulier : futur / futur antérieur, présent / événement, Sartre pose à notre sens le problème des rapports de la conjoncture et de la prospective ; et dès lors, sa problématique rejoint de manière concrète nos recherches.

Pour Sartre, l'étude du particulier a un sens bien précis. En prenant en considération le particulier, Sartre dévoile le sens et la méthode de l'analyse de conjoncture, par rapport à l'analyse historique et donc à la prospective.

"Dans une société dont nous connaissons le mouvement et les caractères, le développement des forces productives et les rapports de production, tout fait nouveau (homme, action, oeuvre), apparaît comme déjà situé dans sa généralité ; le progrès consiste à éclairer les structures fondamentales".

Ce thème rejoint ce que nous disions dans notre chapitre II sur la définition du champ d'analyse. La connaissance du mouvement et des types d'une société, l'appréhension du développement du mode de production sont

des connaissances abstraites. Les concrétiser, c'est les éclairer par l'analyse en profondeur du fait particulier. Dans une lettre à Lassalle, Marx définit sa méthode comme "une recherche qui s'élève de l'abstrait au concret". Et Sartre donne une définition du concret à laquelle, ayant défini la méthodologie prospective comme une hiérarchisation de contradictions, nous pouvons apparenter la prospective : "le concret, c'est la totalisation hiérarchique des déterminations et des réalités hiérarchisées".

Si, par conséquent, comme Marx le montre :

"le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle",

il n'en reste pas moins que "ce tout" est diversement vécu. Problème des temporalités diverses. Il n'y a donc pas de vérité explicative de tout, un savoir absolu sur lequel on viendrait plaquer tous les particularismes. Il n'y a pas de fait qui ne soit original. Tout se construit petit à petit au travers des contradictions.

"Pour nous, la vérité devient : elle est et sera devenue. C'est une totalisation qui se totalise sans cesse ; ces faits particuliers ne signifient rien, ne sont ni vrais, ni faux tant qu'ils ne sont pas rapportés par la médiation de différentes totalités partielles à la totalisation en cours".

Ainsi l'évènement qui surgit au cours de l'histoire, et même la banalité du quotidien économique n'ont de sens que réintégrés dans l'ensemble historique qui les a fait naître. Leur connaissance ne peut se faire qu'à la condition formelle qu'ils soient perçus à travers l'ensemble des projets qui les font naître et l'ensemble des projets qu'ils font naître. Rapporter l'évènement, c'est-à-

dire faire naître le particulier, impose de le situer non pas dans une histoire prédéterminée et déjà écrite, mais dans une histoire dont il modifie le cours, même s'il est conforme au projet préétabli qu'on avait sur l'histoire.

"Une tâche s'impose à nous ; c'est de reconnaître l'originalité irréductible des groupes socio-politiques ainsi formés et de les définir dans leur complexité même, à travers leur incomplet développement et leur objectivation déviée. Il faut éviter les significations idéalistes".

Dès lors, l'évènement (l'objet du conjoncturiste) n'est jamais hasard :

"C'est l'ambiguïté même de l'évènement qui lui confère souvent son efficacité historique. Cela suffit pour que nous affirmions sa spécificité, car nous ne voulons ni le considérer comme la simple signification irréaliste des heurts et des chocs moléculaires, ni comme leur résultante spécifique, ni comme un symbole schématique de mouvements plus profonds, mais comme l'unité mouvante et provisoire de groupes antagonistes qui les modifie dans la mesure où ils la transforment" [] "Ce que nous disons de l'évènement est valable pour l'histoire totale de la collectivité ; c'est elle qui détermine en chaque cas et à chaque niveau les rapports de l'individu avec la société, ses pouvoirs et son efficacité []. Ce qu'on rejette dédaigneusement au rang du hasard, c'est toute la vie des hommes".

Ainsi pénétrons-nous dans le champ de l'histoire à travers les histoires particulières et ouvrons-nous la porte à la notion de projet.

Comment peut-on affirmer que l'homme fait l'histoire, si par ailleurs c'est l'histoire qui le fait ?

"Si l'on veut, dit Sartre, donner toute sa complexité à la pensée marxiste, il faudrait dire que l'homme, en période d'exploitation, est à la fois le produit de son propre produit et un agent historique qui ne peut en aucun cas passer pour un produit [7]. Ainsi l'homme fait l'histoire : cela veut dire qu'il s'y aliène et s'y objective ; en ce sens l'histoire qui est l'oeuvre propre de toute l'activité de tous les hommes, leur apparaît comme une force étrangère dans la mesure exacte où ils ne reconnaissent pas le sens de leur entreprise (même localement réussie) dans le résultat total et objectif [7]. Mais si l'histoire m'échappe, cela ne vient pas de ce que je ne la fais pas, cela vient de ce que l'autre la fait aussi".

L'histoire est expression de projets divergents qui se rencontrent et dissèquent une unité.

Qu'est-ce que le projet ? :

"La conduite la plus rudimentaire doit se déterminer à la fois par rapport aux facteurs réels et présents qui la conditionnent et par rapport à un certain objet à venir qu'elle tente de faire naître. C'est ce que nous nommons le projet". "L'homme, ajoute Sartre, se définit par son projet. Cet être matériel dépasse perpétuellement la condition qui lui est faite ; il dévoile et détermine sa situation en la transcendant pour s'objectiver par le travail, l'action ou le geste" ; autrement dit : "l'homme se caractérise avant tout par le dépassement d'une situation, parce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui, même s'il ne se reconnaît jamais dans son objectivation".

Sartre réintroduit le particulier, l'évènement, l'action individuelle de chacun (et a fortiori du groupe, en tant qu'il est déjà rencontre et synthèse de projet individuels ordonnés) dans l'enchaînement global de l'histoire. Il le précise en se situant sur le terrain économique.

"Le subjectif apparaît alors comme un moment nécessaire du processus objectif. Pour devenir des conditions réelles de la praxis, les conditions matérielles qui gouvernent les relations humaines doivent être vécues dans la particularité des situations particulières : la diminution du pouvoir d'achat ne provoquerait jamais d'action revendicative si les travailleurs ne la ressentait dans leur chair sous forme d'un besoin ou d'une crainte fondée sur de cruelles expériences ; la pratique de l'action syndicale peut accroître l'importance et l'efficacité des significations objectives chez le militant entraîné : le taux des salaires et l'indice des prix peuvent par eux-mêmes éclairer ou motiver son action ; mais toute cette objectivité se rapporte finalement à une réalité vécue : il sait ce qu'il a ressenti et ce que d'autres ressentiront. Or ressentir, c'est déjà dépasser vers la possibilité d'une transformation objective ; dans l'épreuve du vécu, la subjectivité se retourne contre elle-même et s'arrache au désespoir par l'objectivation".

L'histoire, et ce faisant le devenir sont aussi la manifestation de la rencontre violente ou calme des différents projets.

"La dialectique doit être cherchée dans le rapport des hommes avec la nature, avec les conditions de départ et dans les relations des hommes entre eux. C'est là qu'elle prend sa source comme résultante de l'affrontement des projets".

Ainsi l'analyse du capitalisme doit être faite en fonction de deux choses : le projet du capitalisme, et celui de ses opposants, puisque :

"la réponse immédiate de l'opprimé à l'oppression sera critique" : "le mouvement du capital est conscient de lui-même à la fois par la connaissance que les capitalistes en prennent et par l'étude qu'en font les théoriciens du mouvement ouvrier".

Et Sartre, sans doute sans le savoir, définit la prospective, mieux que quiconque ne l'a fait.

"Il conviendra tout ensemble d'éclairer le présent par l'avenir, la contradiction embryonnaire par les contradictions explicitement développées et de laisser au présent les apports équivoques qu'il tient de son inégalité vécue".

Nous sommes au coeur de la recherche du processus qui permet de "signifier l'avenir" sans le situer.

"Ce qui veut dire à la fois que le vécu en tant que tel trouve sa place dans le résultat et que le sens projeté de l'action apparaît dans la réalité du monde pour prendre sa vérité dans le processus de totalisation. Seul, le projet comme médiation entre deux moments de l'objectivité peut rendre compte de l'histoire, c'est-à-dire de la créativité humaine. Il faut choisir [_]. Ainsi l'on peut dire à la fois que nous dépassons sans cesse notre classe et que par conséquent, par ce dépassement même, notre réalité de classe se manifeste. Car la réalisation du possible aboutit nécessairement à la production d'un objet ou d'un événement dans le monde social ; elle est donc notre objectivation et les contradictions originelles qui s'y reflètent témoignent de notre aliénation".

Tout ceci donne un sens à l'avenir comme, vu du présent, une expression de possibles. Par là, Sartre situe ce que peut être la praxis : dépassement de l'homme par l'homme, produit de son produit :

"Par là nous définissons une double relation simultanée ; par rapport au donné, la praxis est négativité : mais il s'agit toujours de la négation d'une négation ; par rapport à l'objet visé, elle est positivité : mais cette positivité débouche sur le 'non existant', sur ce qui n'a pas encore été. Fuite et bond en avant, refus et réalisation tout ensemble, le projet retient et dévoile la réalité dépassée, refusée par le mouvement même qui la dépasse : ainsi la connaissance est un moment de la praxis, même de la plus rudimentaire : mais cette connaissance n'a rien d'un savoir absolu : définie par la négation de la réalité refusée au nom de la réalité à produire, elle reste captive de l'action qu'elle éclaire et disparaît avec elle. Il est donc parfaitement exact que l'homme est le produit de son produit : les structures d'une société qui s'est créée par le travail humain définissent pour chacun une situation objective de départ : la vérité d'un homme c'est la nature de son travail et c'est son salaire. Or ce dépassement n'est concevable que comme relative de l'existant à ses possibles".

La prospective se doit de donner une image théorique de ce que sera le futur, en fonction seulement des différentes orientations présentes. Mais ces différentes orientations ne peuvent se découvrir qu'au travers de cette image théorique. En quelque sorte tout ce qui fait le futur est d'ores et déjà inscrit dans le présent, non pas de manière déterminée (ce qui nous ferait replonger dans un déterminisme vulgaire qui appelle volontarisme et idéalisme), mais de manière dialectique comme un perpétuel va et vient entre le projet et le futur, l'intention et le résultat, le résultat projeté et le quotidien vécu.

"La société se présente pour chacun comme une perspective d'avenir et cet avenir pénètre au coeur de chacun comme une motivation réelle de ces conduites".

De la sorte, se profile un type de connaissances qui n'a rien à voir avec une lecture mécanique de l'histoire et dessine des avènements qui tiennent compte des sens que chacun donne à son présent.

"Ainsi la pluralité des sens de l'histoire ne peut se découvrir et se poser pour soi que sur le fond d'une totalisation future, en fonction de celle-ci et en contradiction avec elle. Cette totalisation, c'est notre office théorique et pratique de la rendre chaque jour plus proche. Tout est encore obscur et, pourtant, tout est en pleine lumière".

Ce faisant, Sartre renvoie à l'analyse de l'évènement, donc du conjoncturel, affirmant :

"l'avenir est plus vrai que le présent. Tant qu'on aura pas étudié les structures d'avenir dans une société déterminée, on s'exposera nécessairement à ne rien comprendre au social".

Ainsi et c'est sur ce point que nous voudrions insister le plus. L'analyse du présent, c'est-à-dire de la conjoncture, ne peut se faire que par référence au projet et à la totalisation future en cours. La conjoncture n'est pas une lecture du présent, mais une analyse concrète du futur antérieur.

Ce ne sont pas des raisons commerciales qui nous ont conduit à accoler dans notre raison sociale conjoncture et prospective. Ce sont des raisons fondamentales auxquelles

Sartre semble donner raison. C'est pourquoi, nous avons beaucoup étudié ce texte qui débouche d'ailleurs sur une méthode de travail, qualifiée de régressive-progressive (1) qu'Henri Lefebvre (2) dans les Cahiers de Sociologie avait déjà développé dès 1953, et à laquelle Sartre a ajouté la notion de projet.

(1) Donnons ici même une série d'extraits de Questions de méthodes, particulièrement révélateurs.

"La méthode marxiste est progressive parce qu'elle est le résultat, chez Marx, de longues analyses ; aujourd'hui la progression synthétique est dangereuse : les marxistes paresseux s'en servent pour constituer le réel à priori, les politiques pour prouver que ce qui s'est passé devait se passer ainsi, ils ne peuvent rien découvrir par cette méthode de pure exposition. La preuve, c'est qu'ils savent d'avance ce qu'ils doivent trouver. Notre méthode est euristique, elle nous apprend du neuf parce qu'elle est régressive et progressive tout à la fois. Son premier soin est, comme celui du marxiste, de replacer l'homme dans son cadre. Nous demandons à l'histoire générale de nous restituer les structures de la société contemporaine, ses conflits, ses contradictions profondes et le mouvement d'ensemble que celles-ci déterminent. Ainsi, nous avons au départ une connaissance totalisante du moment considéré mais, par rapport à l'objet de notre étude, cette connaissance reste abstraite [..].

Le marxisme contemporain s'arrête ici : il prétend découvrir l'objet dans le processus historique et le processus historique dans l'objet. En fait, il substitue à l'un et à l'autre un ensemble de considérations abstraites qui se réfèrent immédiatement aux principes. La méthode existentialiste, au contraire, veut rester euristique. Elle n'aura d'autres moyens que le 'va et vient' : elle déterminera progressivement la biographie (par exemple) en approfondissant l'époque, et l'époque en approfondissant la biographie. Loin de chercher sur le champ à intégrer l'une à l'autre, elle les maintiendra séparés jusqu'à ce que l'enveloppement réciproque se fasse de lui-même et mette un terme provisoire à la recherche.

Nous tenterons de déterminer dans l'époque le champ des possibles, celui des instruments [..]. Nous demanderons à l'étude compréhensive des schémas et des rôles de nous livrer leur fonction réelle, souvent multiple, contradictoire, équivoque, sans oublier que l'origine historique de la notion ou de l'attitude peut lui avoir conféré d'abord un autre office qui demeure à l'intérieur de ses nouvelles fonctions comme une signification vieillie".....

"La méthode dialectique, au contraire, refuse de réduire ; elle fait la démarche inverse : elle dépasse en conservant ; mais les termes de la contradiction dépassée ne peuvent rendre compte ni du dépassement lui-même ni de la synthèse ultérieure : c'est celle-ci au contraire qui les éclaire et qui permet de les comprendre. Pour nous la contradiction de

En matière de prospective, il convient donc sur le plan du politique et de l'idéologique d'introduire la notion de projet qui traduit à la fois une intention, une stratégie et des pratiques.

Cela signifie qu'il ne suffit pas de s'en tenir à l'analyse et au repérage des acteurs dominants, mais qu'il faut aussi analyser les objectifs et la manière qu'ils ont de les traduire.

Dans notre étude sur le Sud Est, nous nous sommes efforcés pour chacun des scénarios de présenter l'action et les intentions des acteurs. Ceci est complexe, car ce discours est souvent double : il a une apparence et il a un fondement. Tout le problème consiste précisément à démêler l'idéologique du politique, à comprendre le politique comme directement agissant dans une action et l'idéologique comme un élément se répercutant plus largement et s'articulant indirectement sur la formation économique et sociale.

Ainsi le discours sur le développement régional n'a pas du tout la même signification selon l'acteur qui le dit. Un exemple récent permet d'éclairer ce problème. Dans le cadre de la préparation du VII^o Plan, le préfet de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur a mis en parallèle les trois discours des partenaires de l'EPR (administration, élus,

base n'est qu'un des facteurs qui délimitent et structurent le champ des possibles ; c'est au contraire le choix qu'il faut interroger si l'on veut les expliquer dans leur détail, en révéler la singularité (c'est-à-dire l'aspect singulier sous lequel se présente en ce cas la généralité et comprendre comment elles ont été vécues".....

(2) Lefebvre avait défini trois moments dans la recherche :

- "a) descriptif-observation, mais avec un regard informé par l'expérience et par une théorie générale.
- b) analytico-régressif-analyse de la réalité. Effort pour la dater exactement.
- c) historico-génétique- effort pour retrouver le présent, mais élucidé, compris, expliqué".

milieux socio-professionnels -en fait le patronat-) pour en conclure à une communauté de vues. Et il est vrai qu'au niveau du seul discours, de nombreux points communs existaient. Mais "une archéologie de ces discours" permet facilement de déceler des projets politiques très différents. En matière de régionalisation, le débat inter-bourgeoisie est particulièrement éclairant.

Quand on fait, par exemple, une prospective de l'agglomération rouennaise, on est saisi par l'importance que peut avoir l'opposition entre une bourgeoisie traditionnelle, fondée sur le négoce et le commerce et une bourgeoisie nationale industrielle. Confondre ces deux projets, c'est se condamner à ne pas comprendre l'évolution et de l'économie et de l'espace de l'agglomération.

Nous pensons qu'il n'est possible dans l'analyse prospective de saisir l'idéologique et le politique qu'en le traduisant en termes de projet. Mais dans ce domaine, nous avons encore beaucoup de difficultés à exprimer ce concept de manière opérationnelle. C'est là un des problèmes de la prospective : permettre par une archéologie du discours de saisir les projets à l'oeuvre et leurs significations.

E - CHEMINEMENT, DATAGE, COHERENCE CHIFFRAGE - L'IMPOSSIBLE QUANTIFICATION

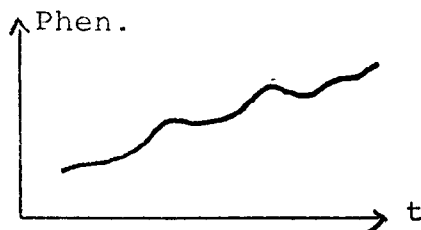
Dès qu'elle s'attaque à la quantification, la prospective se heurte à deux écueils redoutables : tomber dans le piège de l'extrapolation pure et simple car la tendance, on va le voir, paraît souvent la solution logique (au sens de fonctionnement de mécanismes connus et repérés) ou dans celui de la rupture car une esquisse chiffrée différente du tendancier montre tout de suite des modifications de structure inacceptables pour le système.

Après près de dix années d'expérience dans ce domaine, que ce soit au niveau du système monétaire international, des évolutions géopolitiques et économiques des grandes nations, ou plus simplement au niveau de certains domaines déterminés dans le cadre d'un pays celui de la France, des grandes lignes directrices de réflexion apparaissent sur lesquelles il convient de s'arrêter pour mieux comprendre la démarche du "quantificateur".

1 - Les séries chronologiques sont à la base de tout

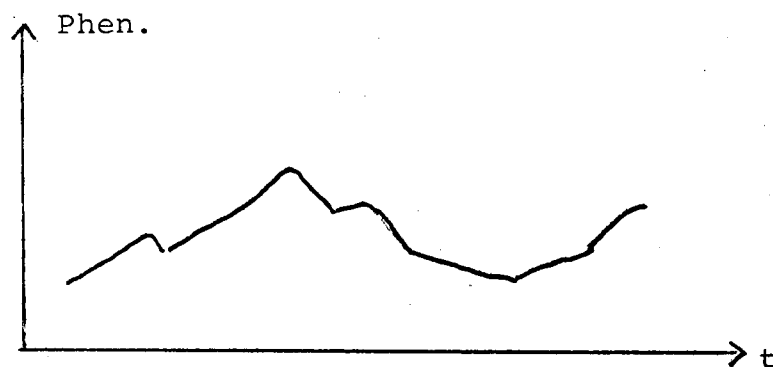
Trompeuses très souvent, elles s'imposent néanmoins car elles intègrent le temps. Sans vouloir en tenter une classification, on peut dire que sous l'angle prospectif elles sont de deux sortes :

- Celles qui progressent (ou régressent) de façon relativement régulière c'est-à-dire sans retour en arrière ou bond en avant de longues durées. Leur degré de fiabilité est considérable. Elles traduisent très souvent par



leur aspect exponentiel une accélération des changements et permettent de poser les problèmes. Elles expliquent les mutations profondes de la société, si naturellement le choix de la série a été bon. Ainsi par exemple des dépenses de santé en France. L'examen de cette seule série est à lui seul significatif.

- Celles qui progressent par à-coup avec des retours en arrière significatifs c'est-à-dire celles où la définition d'une tendance est difficile et à vrai dire aléatoire. L'impression est que si le temps était suffisamment long, on pourrait dire que la série fluctue largement autour d'une horizontale séculaire.



Ainsi par exemple des taux de profit aux Etats-Unis d'Amérique. Sur la période 1929-1977. D'autant plus que l'interruption de la grande guerre ne facilite pas l'examen.

On retrouve ici la fameuse problématique de la loi de la chute tendancielle qui se réalise pendant certaines périodes et est contrecarrée pendant d'autres.

Mais on peut considérer ce cas particulier comme illustratif d'un cas très général, celui de l'existence d'une contre tendance qui vient par la nature même du phénomène, enrayer la tendance de base du phénomène considéré.

On conçoit que dans ce cas la réflexion sur ce qui va se passer, disons à quinze ans, soit d'une autre nature. Aucune "certitude" n'est possible. Un retournement peut avoir lieu à tout instant.

On pense à certains phénomènes naturels imprévisibles comme celui des crues du Nil, signalées par Madelbrojt.

2 - La quantification se fait sauf rares exceptions -démographie, produits bruts ou matières premières indispensables, acier pétrole- presque toutes à partir d'agregats monétaires déflatés ou non par l'indice des prix. On se trouve donc pour de nombreux phénomènes dans une statistique qui n'est pas neutre car elle résulte d'un système de pondération par les prix arbitraires. On ne veut pas revenir ici sur le sens du concept de Produit National Brut et sur la remise en cause des comptabilités nationales. Car celle-ci est pensée dans un but normatif. Essayer de travers un agrégat plus

significatif de la richesse, ou du bonheur. Projet utopique au sens fort du terme mais plein d'intérêt. Pour nous, la question est différente. Est-ce que lorsqu'on utilise de tels agrégats disons pour dessiner les contours de l'an 2000, cela a un sens. On sait déjà que pour les pays du Tiers-monde, les PNB sont des approches illusoire mais même pour les pays industrialisés, est-on sûr que cet agrégat reste l'expression la plus intéressante d'un rapport de forces économiques, politiques, idéologiques comptabilisé finalement en argent. Certes l'histoire du vingtième siècle qui peut se résumer de ce point de vue par le déclin anglais, relatif jusqu'en 1950, puis absolu à partir de là et le déclin américain, relatif depuis 1960 nous incite à penser que demain en 2000, le déclin absolu américain coïncidera peut être avec l'émergence de la Chine ou de toute autre grande puissance. Mais c'est peut être faire fausse route que de voir les choses ainsi. Le nombre de divisions blindées, d'engins nucléaires ou peut être la capacité idéologique d'une nation sont plus intéressantes à comptabiliser et à extrapoler.

On ne peut indéfiniment vendre à certains pays du Tiers-monde des armes en quantité phénoménale en pensant que cela n'aura qu'une influence limitée sur le cours des évènements des années quatre vingt.

3 - La subjectivité intervient au niveau qualitatif beaucoup plus finalement qu'on aurait tendance à le croire. Le chiffre n'est pas neutre. L'extrapolation, l'analyse chiffrée sollicitent en permanence le chercheur et lui proposent les horizons impensables, hostiles, inéluctables que suivant sa propre idéologie il aura tendance à accepter ou

à refuser. Un de ces aspects majeurs de cette question et qui finalement conditionne toute la prospective géopolitique se trouve dans ce que l'on pense du devenir des Etats-Unis. Pour des raisons diverses et fortement argumentées aussi bien dans les milieux conservateurs que progressistes, certains pensent que les Etats-Unis restent et resteront le phare de la civilisation, du progrès, de la démocratie et de la liberté même si de nombreuses bavures se manifestent ; d'autres pensent au contraire qu'ils sont condamnés à décliner et que le règne de l'Occident est sur sa fin. Inutile d'ajouter que tous les Américains de quel bord qu'ils soient n'imaginent que la première version comme cela transparait dans tous leurs écrits de prospective. Leur foi inébranlable dans l'Amérique est d'une force et d'une naïveté qui force la réflexion.

Après avoir évoqué ce qui nous paraît crucial dans cette réflexion sur la quantification nous voudrions revenir sur les problèmes concrets qui ont été les nôtres, à savoir celui des scénarios chiffrés en réfléchissant sur une prospective du monde occidental en 1990 que nous avons été amenés à faire récemment et qui est donc le fruit de tous nos travaux antérieurs.

4 - Décorticage d'un problème concret : le monde en 1990

La cellule de prospective d'un grand organisme nous avait demandé un diagnostic sur l'économie mondiale. Nous ferons part ici des réflexions concernant la méthode beaucoup plus que des résultats qui restent d'ailleurs la propriété de notre client.

1990 : le choix de la date était-il comme toujours arbitraire ? Ni trop loin pour ne pas tomber dans l'incertitude totale,

ni trop près pour ne pas dire des banalités (ce qui reste encore à avoir car la prévision à deux, trois ans en période de crise n'en est plus une à proprement parler). A vrai dire non pour cette fois là nous avons pensé qu'en 1990 se produirait la vraie rupture, celle qui amènerait probablement en vingt ans la fin de l'hégémonie anglosaxone et de la civilisation occidentale -l'aspect subjectif réapparaît donc ici au niveau de la date- Son poids est ainsi d'une certaine façon "chiffirable". Prendre 2020 par date de rupture serait un tout autre choix. La conclusion logique de cette approche est la suivante. Pour les quinze années à venir les variantes se situeront à l'intérieur d'un cadre où le déclin US est plus ou moins accentué, l'émergence de l'Europe du Nord se consolide, l'Europe du Sud et la Grande-Bretagne se périphérise, l'apparition de l'URSS sur la scène internationale comme grande puissance économique s'accroît.

5 - Les grandeurs considérées

Elles sont classiques mais elles ont permis de faire des comparaisons structurelles fort importantes. Ce sont :

- . les PNB globaux et les PNB par habitant
- . la consommation, l'investissement, l'épargne, les exportations et importations.

La question immédiate qui se pose est celle de l'aspect nominal ou réel de ces grandeurs. Notre position depuis une dizaine d'années est claire. Nous inscrivant

en désaccord pratiquement avec tous les autres (excepté les financiers), nous avons toujours considéré l'évolution en valeur puis en volume car les considérations sur le seul volume introduisent des biais dans les perspectives très fâcheuses. En fait pour n'en citer qu'un, Stillman dans son rapport sur "l'envol de la France" déduit de la croissance très forte en volume de notre pays au cours des dix dernières années que nous serons en tête en l'an 2000. Il n'est pas besoin d'insister sur le côté illusoire de la méthode et de cette extrapolation qui pourtant en apparence en vaut une autre. Certes à l'heure actuelle les fortes fluctuations des taux de chômage perturbent les comparaisons en valeur mais il est indispensable, ne serait-ce que pour en corriger les excès d'en tenir compte explicitement.

6 - Les mécanismes sous-jacents

La constatation du ralentissement de l'économie américaine depuis 1965 et de l'économie européenne depuis 1970 ne peut suffire. Il faut y donner une explication. Celle-ci se situe pour notre part très largement dans le cadre de la théorie marxiste c'est-à-dire de la théorie de la valeur travail et s'organise donc autour de la lutte de l'économie capitaliste pour enrayer la chute des taux de profit.

On voit donc ici que le modèle que nous utilisons, pas toujours clairement explicité d'ailleurs, fait appel à des types d'agrégats particuliers. Partage salaires-profits, balance impériale c'est-à-dire revenus nets des investissements à l'étranger, aspect antagonique de la surproduction

et de la sous-consommation, d'une part, de la suraccumulation et de la dévalorisation du capital d'autre part.

Celui qui quantifie ou qui essaie de quantifier les lois précédemment décrites rencontre deux obstacles. Tout d'abord les statistiques étant fabriquées par les tenants du système ne permettent pas de retrouver facilement les agrégats significatifs. La comptabilité nationale n'est évidemment pas organisée pour mettre en lumière les affrontements de classes. Ensuite et c'est là peut être l'aspect le plus délicat, les statistiques quand on les a reconstituées ne montrent que les résultats ex-post. Elles ne permettent pas de visionner le caractère dialectique, de mettre en évidence les effets cybernétiques et de feed-back. Elles ne peuvent donc être maniées qu'avec extrême précaution. Il reste enfin qu'elles permettent difficilement de mettre en lumière les véritables contradictions au sein du camp capitaliste entre la nation dominante et celles qui sont dans son orbite. Certes au niveau de la constitution d'une zone mark, les statistiques du commerce extérieur, judicieusement interprétées montrent le réseau d'interdépendance qui cache en fait une véritable dépendance des pays de l'Europe du Nord vis à vis de l'Allemagne mais dans cette optique les liens USA - Allemagne sont moins clairs et on en reste bien souvent au raisonnement simple : les Américains déclinent relativement parce que les Allemands grandissent. C'est vrai mais ce n'est pas suffisant.

7 - La cohérence

C'est peut être ici un des points clés de la quantification. Certains y voient la nécessité, grâce à la description par des tableaux chiffrés de scénarios, de donner

du facteur une description claire et cohérente. Certes la logique des chiffres est d'une grande pauvreté vis à vis de celui des mots mais rien ne remplace au niveau de la logique, l'existence d'un tableau carré dont les lignes et les colonnes se ferment. Or bien souvent on s'aperçoit que les multiples extrapolations auxquelles on s'est livré et qui pourraient trouver des arrangements entre elles dans le cadre d'un discours général sont en fait incompatibles et amènent donc à repenser et les extrapolations et le schéma général. Que de fois après avoir effectué notamment dans le cas du système monétaire international des prévisions au niveau des réserves, des liquidités, de l'endettement sommes-nous arrivés à l'impossibilité de faire cadrer l'ensemble de nos résultats dans un tableau global d'ensemble.

A titre d'exemple, la notion de monnaie de réserve, caractéristique d'une position dominante est également preuve de faiblesse puisqu'elle est une créance des pays qui la détienne.

Quant à l'apparition des excédents pétroliers et leur évaluation pour 1985, les problèmes posés par leur existence dans un système monétaire international qui ne se restructurerait pas autour d'eux font partie des questions sans solution depuis plusieurs années.

8 - Les surprises des "projections sans surprise"

Dans tout scénario chiffré et notamment dans celui pour 1990 de l'économie mondiale, une fois la cohérence assurée et les projections mises noir sur blanc, des surprises de taille apparaissent en effectuant les comparaisons avec les périodes antérieures. Cela est d'autant plus vrai que

l'on a opéré en dollars courants. A titre d'exemple, une projection "sans surprise" au sens d'Herman Kahn donnent pour les Etats-Unis et le Japon respectivement un PNB de 5000 milliards de dollars et de 3500 milliards. Différence minime si l'on songe que le Japon sera grosso modo en 1990 deux fois moins peuplé que les USA (130 millions d'habitants contre 230 millions). Conclusion : comment un pays devenu aussi puissant peut-il rester sous tutelle américaine ? Réponse à contrario que se donne le chercheur : mes chiffres sont trop forts. Ce ne sera pas possible. Pourtant la réponse du passé est : cela a été possible. On retrouve ici la philosophie centrale des lois exponentielles. A partir d'un certain moment : elles ne sont plus extrapolables. Oui mais quand ? Sûrement très tard comme le montre la fable des nénuphars.

L'exemple du Japon n'est pas unique. Ceux de l'URSS, du tiers-monde, de la Chine en fait de tous les pays que l'on a l'habitude de négliger parce que difficilement chiffrables sont là pour nous solliciter.

Se pose alors le problème peut être un des plus importants par la quantification celui de la nature et de la réalité des échanges internationaux.

De tous temps les hommes ont échangé des produits mais l'époque actuelle peut se caractériser par l'échange de masse (au sens de consommation de masse) Personne n'y échappe et c'est probablement par ce biais qu'il serait le plus facile de saisir de façon structurée comment ils vont évoluer. Mais ce qui n'avait jamais été vu auparavant c'est l'existence d'une ou plusieurs monnaies librement échangeables. La quantification pour 1990 suppose que la mondialisation deviendra une réalité et que l'URSS et la Chine seront embarqués en grand dans l'aventure du commerce international.

F - SCENARIO OU SCENARIOS ? DIFFERENTIATION EXOGENE, ENDOGENE

ET NORMATIVITE

On distingue la prospective de la prévision -qui en serait dans cette acception un cas particulier- par le fait que cette dernière se donne pour objectif de décrire l'avenir, alors que la prospective esquisse plusieurs futurs possibles.

Prévision et prospective

Plus précisément, et selon cette conception des rapports entre prospective et prévision, cette dernière permettrait dans un certain nombre de situations, d'expliquer des méthodes de nature quantitative, basées sur le principe de l'extrapolation, et fournissant une image, ou un cheminement, précis et daté (1). Hors de ces situations, les méthodes prévisionnelles évoquées ci-dessus ne se révéleraient pas adéquates -c'est du moins ce qu'on pense pouvoir tirer comme leçon de tentatives passées d'expliquer ces méthodes prévisionnelles hors de leur domaine de validité (2).

La spécificité de la prospective serait alors de pouvoir effectivement aborder ce domaine, extérieur au domaine d'applicabilité des méthodes prévisionnelles. Ce domaine,

(1) Extrapolation, car toute prévision quantitative est implicitement ou explicitement basé sur un paramètre, estimé à partir des données passées et que l'on considère comme invariant.

(2) La fiabilité de tout modèle est maximale dans les situations identiques à celles qui ont prévalu lors de l'estimation de ses paramètres invariants. Le domaine local de fiabilité des modèles prévisionnels est en général inconnu, peu d'études systématiques de sensibilité ayant été effectuées jusqu'à ce jour. Voir par exemple D. Boyce, C. Mc Donald et A. Farhi, Metropolitan Plan Making, US Department of Transportation, 1971, pour une telle étude concernant les modèles américains de prévision de localisation des activités en milieu urbain.

intrinsèquement plus délicat que celui de la prévision, serait tel qu'il ne permettrait pas à la prospective de choisir dans le champ des avènements possibles, ni de décrire ce champ avec autant de précision que les méthodes prévisionnelles décrivent le leur. En d'autres termes, la prospective n'aurait pas pour objet -illusoire- d'obtenir des prévisions par des méthodes autres que les méthodes prévisionnelles évoquées ci-dessus, mais d'explorer, d'une manière qui lui serait propre, des avènements possibles, pour des situations dans lesquelles les méthodes prévisionnelles s'avèrent inadéquates (1).

Dans cette conception des rapports entre prospective et prévision, le point crucial de séparation serait constitué en quelque sorte par la "topologie" des situations. Certaines d'entre elles, de topologie simple, relevaient des méthodes prévisionnelles. D'autres, de topologie plus complexe, exigeraient l'apport spécifique de la prospective. La prospective elle-même, appuyée sur ses bases d'histoire et de sciences sociales synchroniques, serait seule à même de pouvoir distinguer entre ces diverses topologies, et de fixer donc le domaine d'application des méthodes prévisionnelles.

La perspective néo-classique : probabilité et normativité

Cette conception des rapports entre prévision et prospective, cette spécificité de la prospective sont loin d'être universellement partagées. Très généralement, elle est ignorée, plus que rejetée par la tradition anglo-saxonne

(1) Au terme de cette exploration, la prévision pourrait alors reprendre ses droits.

d'empirisme épistémologique et par la conception purement synchronique des sciences sociales qui la conforte (1). Dans cette tradition, que nous qualifierons de néo-classique par référence à sa caractérisation en économie et qui a diffusé largement à partir de ses origines anglo-saxonnes (2), il n'y a pas d'équivalent des "topologies spécifiques" auxquelles nous nous sommes référés.

Le besoin, souvent ressenti, d'effectuer des prévisions multiples -qui souvent, mais pas toujours, se distinguent peu d'une fourchette prévisionnelle axée sur une prévision centrale- résulte alors principalement de deux motivations (3) :

- . l'incertitude
- . l'intervention du normatif sous la forme d'un système de valeurs ou d'un acteur "conscient".

La première de ces motivations peut être elle-même subdivisée en deux. L'incertitude peut résulter de l'insuffisance non pas intrinsèque, mais provisoire -des méthodes prévisionnelles. Ainsi, la modélisation en psychologie, sociologie etc... n'aurait pas encore atteint le degré de développement auquel elle aurait abouti en économie. En économie même, certains domaines auraient

(1) Il existe aussi une forme historiciste implicite de cette tradition. L'avènement progressif de la rationalité et de la démocratie s'achève dans l'élimination totale des idéologies, et s'achève alors aussi, par le même mouvement, l'histoire. Cf. par exemple les écrits de D. Bell, les histoires des sciences auxquelles se réfère la critique de T. Kahn (La structure des Révolutions Scientifiques), et J. Hicks "An Economic theory of History".

(2) Si on qualifie ces origines d'anglo-saxonnes, il faut insister sur le fait qu'il s'agit des origines actuelles de cette tradition. Ses origines historiques sont plus diverses, car elles intègrent par exemple les contributions fondamentales de Pareto, Comte et celles des néo-positivistes viennois.

(3) On peut bien sûr recenser une multitude de variantes de ces motivations.

encore été insuffisamment explorés, tant du point de vue de la théorie que de celui de la modélisation. Mais il existerait, il existe, des sous-domaines -pilotes- de la science économique, parfaitement explorés (1), tant du point de vue théorique que du point de vue de la modélisation, et qui serviraient de "modèles de développement" pour les autres sciences sociales (2). Pluridisciplinairété de la prospective apparaît alors comme une nécessité pour déborder ces sous-domaines pilotes, insuffisants en tant que tels pour fournir un point de vue synthétique ; mais aussi comme le moyen le plus efficace de hâter la diffusion du "modèle de développement" scientifique offert par ses sous-domaines pilotes, seule voie permettant une intégration des sciences sociales selon ce "modèle" et en définitive une bonne prévision. En attendant -les crédits, les moyens, le temps- permettant une telle intégration, et donc la mise au point d'une méthode prospective "définitive", les prospectivistes sont obligés d'utiliser des raccourcis, de parcourir rapidement les étapes d'une telle démarche dont la nature est parfaitement définie même si elle comporte des lacunes. Ce faisant, ils sont naturellement moins rigoureux, attentionnés, qu'ils ne pourraient l'être après que les progrès d'intégration des sciences sociales leur auront permis de parfaire leur méthodologie. Ainsi, les lacunes concernant la prévision des "climats d'investissement", des "mouvements d'opinion", des "anticipations collectives", leur apparaissent, et l'insuffisance de leurs connaissances les amène à introduire des éléments d'incertitude justifiant l'utilisation de scénarios contrastés.

(1) La micro-économie de l'équilibre général, le modèle keynésien dans sa version "néo-néo-classique". Il existe aussi des variantes "historicistes" et des variantes "empiristes" de ces modèles, les dernières se distillant en général sous forme de méthodologies (analyse de systèmes, analyses de données etc...).

(2) Bien évidemment la norme académique de l'économie a été sérieusement ébranlée depuis le début des années soixante dix en raison de l'impuissance des théories économiques couramment pratiquées (keynésiennes, friedmaniennes et autres) à fournir une analyse et proposer des solutions à la crise qui leurs soient propres.

Pour d'autres, l'incertitude est considérée comme intrinsèque. Les comportements collectifs résultent alors de l'agrégation de comportements individuels présentant une composante stochastique. Cette composante est totalement levée dans beaucoup de cas au niveau statistique ; mais pas dans tous et il peut parfois subsister une variance non négligeable au niveau macro justifiant l'utilisation de scénarios "contrastés" (1).

L'intervention du normatif peut aussi justifier l'utilisation de scénarios contrastés. Elle peut se manifester sous diverses formes, largement équivalentes entre elles :

- Les divers scénarios se distinguent à partir d'un point de départ commun par le fait qu'ils maximisent telle ou telle autre fonction objectif. Ces scénarios sont alors explicitement normatifs. C'est le cas en particulier du contraste classique entre scénarios rose et noir.

- Les fonctions objectifs qui sont maximisées dans tel ou tel autre scénario ne représentent pas des choix normatifs explicites, mais sont sensées représenter la mise en oeuvre de systèmes de valeurs prévalant dans l'un ou l'autre cas. Le mouvement d'un scénario s'apparenterait alors à ceux résultant des lois de la physique classique sous leur

(1) Ces scénarios se réduisent alors à l'étude d'une variance (fourchette autour d'une moyenne. Signalons aussi qu'il existe une lecture objective et une lecture subjective de cette démarche probabiliste.

forme "extrême" (1) : principe de Lagrange en mécanique, de Fermat en optique etc...

- D'autres cas de différenciation à priori plus complexes, résultent de l'intervention d'un "acteur privilégié" dans les scénarios, la différenciation apparaissant précisément du fait que cet acteur "privilégié" n'apparaît pas comme entièrement soumis aux déterminations d'un scénario. La "liberté de choix" de cet acteur ainsi introduite, agit souvent en "connaissance de cause", renvoie de fait à des systèmes de valeurs alternatifs que celui-ci pourrait adopter, parfois en fonction des circonstances des scénarios. C'est ainsi en général que la "planification", la "stratégie" entrent dans le domaine de la prospective (2).

Dans la perspective néo-classique les nécessités de différenciation des scénarios se limitent à celles que nous avons énumérées et à leurs variantes et combinaisons. Il ne s'agit pas de les rejeter, loin de là. Elles présentent un intérêt certain d'exploration des avenir possibles et d'éclairage des conséquences des choix possibles de tel ou tel autre acteur privilégié. Ce qui nous semble par contre critiquable, c'est de clore ainsi la liste des cas de différenciation. Et ce, pourquoi le fait de présenter une

(1) Les principes mathématiques de la dualité (en programmation par exemple) exprime la parfaite équivalence entre la loi d'un mouvement et l'objectif - explicite ou implicite - de ce mouvement. Mais c'est là bien entendu une équivalence plus générale, qui, dans le domaine de la prospective, s'exprime par exemple dans l'équivalence des acteurs dominants et des projets dominants. Néanmoins, la distance entre l'implicite et l'explicite peut être, là, considérable. Et de plus, on rencontre plus immédiatement la situation de jeu (plusieurs acteurs, projets, objectifs, lois de mouvement possibles) qui n'a pas son équivalent en physique, en programmation mathématique. La théorie des jeux différentiels dynamiques en est à ses balbutiements.

(2) Bien entendu un acteur n'est pas nécessairement une personne physique ou morale. Et la question se pose de savoir si telle ou telle autre entité constitue réellement un acteur dans toutes les situations où elle se trouve, ou plutôt une coalition équivalente à un acteur dans un certain nombre de situations seulement. Toutes questions essentiellement éludées dans le formalisme de la théorie des jeux que prend le système d'acteurs et leurs objectifs comme données.

liste close, nous semble critiquable, c'est le refus d'une "topologie des situations" et de la spécificité de la prospective qui en découle qui nous y semble implicite.

Topologie et différenciation

Une métaphore nous permettra d'éclairer notre propos. L'exploration prospective de l'avenir d'une situation s'apparenterait alors à la recherche, par un cours d'eau, de sa voie vers la mer. La pente figurerait alors l'écoulement irréversible du temps.

Dans la perspective néo-classique, le paysage à considérer est bien (prévision) ou mal (prospective) connu, mais sa configuration est supposée peu accidentée. L'incertitude concerne la direction générale de la pente, le fait qu'elle soit aigue ou pas, la direction prise par le cours d'eau (aspects normatifs), la possibilité d'orientation volontaire de cours d'eau par un "acteur". Mais l'allure générale du cours sera droite, ou composée de lignes droites coupées d'interventions volontaires.

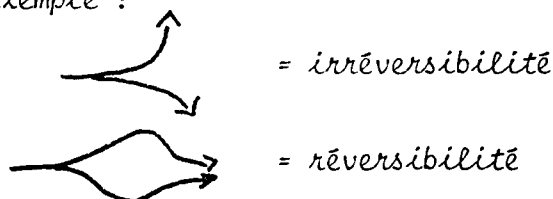
La perspective que nous adoptons est différente. Elle peut être assimilée à l'hypothèse d'un paysage accidenté. Suivant sa direction de départ, les interventions volontaires d'un acteur, le cours d'eau peut franchir sans problèmes certains obstacles qu'il rencontre. D'autres ne peuvent être franchis que par des voies alternatives radicalement différentes, se rejoignant peut être après un temps, mais pouvant aussi diverger définitivement et de manière substantielle.

En termes topologiques, le problème néo-classique serait un problème "convexe", ou linéaire, celui que nous envisageons serait "non convexe" ou non linéaire. Des variations infinitésimales au départ ou en cours de route se traduiraient exclusivement par des variations infinitésimales à l'arrivée dans le premier cas, pourraient se traduire par des variations finies à l'arrivée dans le deuxième cas (1). Plus précisément, la spécificité de la prospective serait celle du traitement des problèmes non-convexes, les problèmes convexes relevant des méthodes prévisionnelles. L'objet de la prospective serait alors l'exploration de cette topologie, de la configuration générale des cours d'eau possibles. Le classement des obstacles en obstacles franchissables ou infranchissables dans certaines conditions, la distinction entre branches principales et variantes limitées etc... (2).

Au niveau sociétal, cette formulation topologique ou algébrique équivaut à la formulation en termes de contradictions, de hiérarchisation des contradictions, d'antagonismes (conflits d'acteurs) permettant de savoir lesquels peuvent/doivent être tranchés à un moment donné etc... Les distinctions entre contradiction fondamentale qui rythme les très longues périodes (fixe la direction générale de la pente) et contradiction principale qui rythme les périodes

(1) En termes de la théorie de la décision, il s'agit de la différence entre probabilité et incertitude (cf. les travaux de Shackly). L'approche probabiliste est, de par sa référence à la loi des grands nombres, une approche continuiste, transformant les discontinuités en continuités. C'est l'inadéquation de cette approche à des situations où la loi des grands nombres est hors de propos qui a amené la critique de Shackly.

(2) Par exemple :



plus courtes (définit les obstacles locaux), entre contradiction principale et secondaire (hiérarchie des obstacles locaux, interaction entre le franchissement de ces divers obstacles), ont clairement leur équivalent dans la métaphore topologique que nous avons choisie de développer.

On voit en particulier que cette conception impose le contraste entre scénarios en fonction des caractéristiques "objectives" de la situation et non seulement en fonction d'insuffisance subjectives (incertitude, normativité) de l'observateur-prospectiviste, bien que ces insuffisances y soient aussi acceptées et que les méthodes "néo-classiques" de différenciation entre scénarios soient donc pleinement acceptées. En particulier, la notion d'une limite -qui n'est certes pas atteinte à l'heure actuelle, mais qui est supposée exister- dans les progrès de la connaissance et de l'analyse prospective, rendant la levée de certaines incertitudes (résolution de certains conflits par exemple) impossible, différencie profondément l'épistémologie implicite de cette conception et l'épistémologie implicite néo-classique (1).

Un exemple : la prospective des relations internationales

Cette différenciation endogène entre scénarios est celle que nous avons appliqué à l'ensemble des travaux effectués en matière de prospective des relations internationales (2).

(1) Le résidu étant baptisé : l'individu, l'homme, la lutte de classes, le désir suivant les acceptations.

(2) L'essentiel de ces travaux a porté sur les Scénarios Européens d'Aménagement du Territoire (TRP n° 20); sur les Firmes Multinationales et Environnement International (TRP n° 55); sur la Prospective des Investissements Etrangers en France (TRP n° 62); sur la Division Internationale du Travail (Scénario Méditerranéen) (Etudes de Stratégie Industrielle n° 9). Cette caractérisation de notre démarche est une construction largement ex-post.

Les bases de l'analyse que nous avons effectuée en 1971 -au lendemain de la décision du Président Nixon de non convertibilité du dollar en or- n'innovaient en rien en ce qui concerne la caractérisation de la contradiction fondamentale (impérialisme-prolétariat mondial), mais définissaient la contradiction principale de la période au niveau mondial, comme étant celle qui opposait l'impérialisme principal (américain) et les impérialismes secondaires "occidentaux" (Europe, Japon). De cette option résultait la différenciation entre scénario "bipolaire" et scénario "multipolaire", qui a marqué beaucoup de travaux de prospective en France jusqu'en automne 1973. Il est sans doute trop tôt de dresser le bilan de ces travaux, et en particulier de savoir si la caractérisation de la contradiction principale proposée alors était licite. Mais il est certain que l'ensemble de ces travaux a accordé une place trop privilégiée à cette contradiction, reléguant à un niveau secondaire :

- . la lutte de classe dans les pays des centres impérialistes ;
- . la contradiction pays dominants - pays dominés ;
- . les contradictions entre capitalisme occidental et bloc soviétique ;

soit que la contradiction principale ait été mal située, soit que ses articulations avec les contradictions secondaires aient été mal appréhendées (les tentatives de redressement basées essentiellement sur ce diagnostic, concernant en particulier l'articulation avec la contradiction pays dominants - pays dominés, donc une caractérisation plus fine des bourgeoisies des impérialismes secondaires et des pays dominés, ont donné lieu aux divers scénarios méditerranéens), soit encore que la crise ouverte à la fin des

années soixante ait donné lieu à une succession de contradictions principales plus rapide que celle qu'implique l'ensemble de ces travaux (1), et nous nous trouverions alors confrontés au télescopage de la conjoncture et de la prospective à l'approche des ruptures.

C'est dire que la démarche générale que nous avons poursuivie pour différencier les scénarios dans ces travaux comme dans d'autres (différentiation endogène, reconnaissance topologique) nous apparaît comme fondamentalement correcte, mais que nous considérons au contraire les aspects spécifiques de cette démarche comme extrêmement rudimentaires.

Critique et suggestions

A cet égard, deux voies générales de recherche nous apparaissent comme prioritaires. En premier lieu, et tout naturellement, il s'agit de la poursuite de l'effort de redialectisation du matérialisme historique, entrepris à partir de la rencontre entre le marxisme et le structuralisme au début des années soixante en France et en Italie, de la critique des aspects schématiques de cette rencontre,

(1) Bien entendu, cette caractérisation de la contradiction principale n'est pas indépendante de la subjectivité des chercheurs, des situations concrètes où ils ont été plongés, des normativités auxquelles ils étaient confrontés et de leur propre normativité. De plus les "contraintes" qu'impose la "crédibilité" dans le milieu de diffusion de la prospective a certainement rendu une révision des analyses plus difficile.

Il est significatif par exemple qu'au moment où ont été rédigés les scénarios méditerranéens, ceux-ci apparaissaient comme "moins probables" que le scénario multipolaire l'était en 1971, donc comportant une composante normative (volontaire) plus forte. Il est significatif que dans leurs versions successives ces scénarios méditerranéens aient en général eu tendance à être rédigés au futur simple, puis au futur conditionnel, puis au passé conditionnel.

et plus profondément du besoin profond de théorisation non dogmatique du nouveau cycle des mouvements de lutte de classes dans les centres impérialistes depuis le milieu des années soixante. Dans l'ensemble des références prospectives, seule cette voie semble trancher avec le paysage plat commun à la dynamique de l'idéalisme hégélien, ou marxo-positiviste, ou encore néo-classique. Très clairement aussi cet effort recoupe largement celui qui est nécessaire à la résolution des problèmes rencontrés dans les autres parties de ce texte.

Il nous apparaît aussi, et en deuxième lieu, nécessaire d'aboutir à des modes de description plus élaborés, formels mais qualitatifs, du paysage topologique des systèmes de contradictions auquel nous nous sommes référés. Hiérarchisation, liens de conditionnalité, mise en évidence des irréversibilités (1), etc... sont des tâches effectives à l'heure actuelle par des méthodes très particulières dans le sens où elles sont capables de traiter correctement, et avec beaucoup de finesse un aspect particulier (une contradiction, un lien entre deux contradictions), même difficile, mais non un ensemble plus vaste de contradictions, fussent-elles simples (2).

Pourtant, la métaphore topologique permet certainement de dépasser ce stade et d'ouvrir, en se basant sur des travaux de la théorie des graphes, sur les travaux de

(1) *Systématisation de la notion de "faits porteurs d'avenir" conçus par exemple comme les "clignotants" des scénarios, et non pas comme la base de ces scénarios.*

(2) *Les approches de la prospective que nous exposons ici peuvent être rapprochées des capacités des machines électroniques classiques : "bonnes" en calcul sériel, "mauvaises" en calcul parallèle. Voir à ce sujet les travaux de S. Papert sur le perceptron.*

Thom portant sur la classification des discontinuités en topologie, de nouvelles possibilités. Il en est de même de l'analyse des systèmes d'équations différentielles non linéaires, et à un niveau moins formel, du traitement des masses de relations en sémantique automatique, ou en biologie moléculaire. Enfin, à ce stade de classification, les travaux de combinatoire et de classification automatique seront certainement utiles. C'est en ce sens que les raisons pour lesquelles une contradiction principale est définie et différenciée de contradictions secondaires (1) à l'heure actuelle dans les analyses prospectives nous apparaissent comme suspectes. Sans préjuger du bien fondé de cette notion de contradiction principale, il nous semble que beaucoup des difficultés rencontrées en prospective proviennent du fait qu'on lui accorde trop souvent une place trop privilégiée. Et ceci non pas comme résultat d'une analyse fouillée d'un système de contradictions, mais en raison d'une part d'une incapacité à effectuer une telle analyse et d'envisager des situations qui ne seraient pas marquées par l'émergence d'une contradiction principale privilégiée à ce point, et de s'approprier réellement la complexité auxquelles renvoient les notions de surdétermination et de condensation.

Pour conclure, on notera que les remarques et suggestions précédentes s'inspirent principalement, de la macro-prospective. Elles s'appliquent néanmoins intégralement à la prospective sectorielle.

(1) La nature de la contradiction fondamentale ne nous apparaît pas, au contraire, remise en cause, bien que sa formulation précise soit l'objet d'un débat.

CONCLUSIONS

Faire le bilan des travaux et recherches, menés en prospective, n'est pas chose facile, parce que, comme nous le notions en commençant, sous le même terme se déploient des pratiques très différentes et s'inscrivent des méthodes qui s'opposent.

Discipline naissante, mais héritière d'une vieille tradition, la prospective est aussi le reflet de ce qui s'affronte dans l'évolution des sciences humaines et sociales. Car, à la vieille tradition de réflexion de l'homme face à son avenir et à celui de la société, on a opposé souvent une interrogation sur le devenir planifié et programmable des sociétés. Aux contradictions qui tissent le quotidien et créent la vie, on a opposé la notion de problème qui renvoie inéluctablement à celle de normes. A l'économie politique, on a opposé la science économique.

Il y a donc bien deux manières de voir la prospective : une manière néo-classique, pragmatiste, empiriste, fonctionnaliste et une manière historique et dialectique.

Mais cette opposition n'est pas, dans la réalité, aussi tranchée et aussi claire. Entre les deux écoles, il y a des liens, des rencontres qui tiennent au statut social de la prospective, instrument d'aide à la décision, donc instrument des pouvoirs. De ce fait, chaque étude prospective est une dérive à partir d'un axe plus solide sur lequel viennent se greffer des analyses diversifiées.

Dans notre recherche, nous nous sommes contentés d'analyser "cet axe solide" qui différencie les approches et nous interdit de parler d'une prospective et/ou de méthodes prospectives en soi. Nous préférons parler de problématique et de méthodologie prospective parce qu'à partir d'une

certaine lecture de la société et de l'histoire qui nous sert de guide, il est nécessaire d'emprunter des éléments qui échappent à la logique générale.

Pour toutes ces raisons, si l'on peut dire que l'analyse qui soutend la prospective est objective, le résultat et l'expression de la prospective sont encore, et pour longtemps, subjectifs. La raison de ce fait tient non pas à la prise en considération des déterminants historiques, mais au choix comme indicateurs de mouvements de données exogènes et de variables socio-politiques. Loin d'être un défaut, cette caractéristique nous semble être un élément positif, en ce sens qu'elle intègre la discipline prospective au débat politique global de la société. La prospective est donc elle aussi lieu d'affrontement.

A ce sujet, un exemple nous est souvent donné en matière d'aménagement. L'avenir paraît se confondre dans de nombreux travaux avec les plans et les projets de l'aménageur. Et si ceux-ci s'avèrent faux après quinze ans d'efforts et de réflexions, l'erreur en est attribuée aux modèles de construction du plan plus qu'à ses fondements. Le schéma d'aménagement Basse-Seine ainsi prévoyait une forte croissance économique et démographique de Rouen. Cela ne s'est pas vérifié, et on s'en prend à la politique nationale d'aménagement qui n'aurait pas fait une place suffisante à Rouen. Conclusion : on réclame un effort nouveau et soutenu de décentralisation qu'on déplace d'ailleurs pour tenir compte de la période du secondaire au tertiaire. Mais dans tout ceci on oublie le passé historique de Rouen, les hasards qui avaient fait de la ville une cité industrielle et on plaque une volonté d'aménageurs sur une absence historique de dynamisme local. Ainsi si tôt que les objectifs nationaux ne servent plus la ville, celle-ci se retrouve seule face à son histoire.

L'analyse historique nous semble donc être le fondement de la prospective, car si l'homme fait l'histoire, il en est aussi son prisonnier. Et en tout état de cause, il ne fait l'histoire que sur la base des déterminants historiques qui le portent.

La prospective est dès lors, par définition, anti-technocratique. Un de ces objets -et non le moindre- est de s'élever contre tous les projets et les plans qui, jaillis du fond des bureaux et des cabinets, viennent contredire l'histoire et la mémoire des sociétés. La prospective dérange précisément parce qu'elle s'oppose aux normes et à la normativité. Elle ne pose pas les questions en termes de problèmes -ce qui signifie norme et écart à la norme-, mais en termes de contradictions.

Pour nous, Laboratoire de Conjoncture et Prospective, ceci a une conséquence importante : l'inséparabilité de la Conjoncture et de la Prospective. Ces deux disciplines sont profondément identiques, puisqu'elles ont l'une et l'autre comme objet de saisir la société à deux moments différents, mais dans un environnement unique. Les deux disciplines se réfléchissent l'une dans l'autre : le futur qu'on peut lire dans les projets du présent explique autant ce présent que celui-ci explique le futur. Dans l'histoire, une période d'un quart de siècle que ne dépasse guère la prospective ne constitue pas en règle générale une période suffisamment longue pour être considérée comme porteuse de mutations suffisamment importantes qui ne puissent être déjà dans le présent. 1952, c'était vraiment hier et l'an 2000, c'est déjà aujourd'hui.

Pour exister, la prospective a donc besoin d'une théorie de l'histoire. Celle-ci sera son instrument privilégié, car c'est cette théorie de l'histoire qui fournira

au prospectiviste les invariants qui lui permettront d'analyser le futur et le présent -futur antérieur-. Mais cet invariant est un processus dynamique, c'est-à-dire :

"qu'il explique ses propres modifications historiques à partir de sa complexité interne ; à partir de cette même complexité, il explique aussi sa propre éventuelle disparition : la dialectique des rapports et des luttes des classes comporte l'explication de leur disparition et de l'avènement d'une société sans classes" (Paul Veyne).

Dans ce cadre, il est clair qu'une des questions les plus préoccupantes de la prospective est celle qui a trait à ce que nous avons appelé la rupture. Dans ce domaine, il est nécessaire de fournir de nouvelles recherches qui permettent d'apporter des réponses moins aléatoires que celles fournies jusqu'à présent. Derrière le concept de rupture en prospective, se déploient en effet au moins trois idées. Rupture renvoie en premier lieu à un changement interne au sein d'une formation économique et sociale par l'évolution du mode de production ; en deuxième lieu, la rupture évoque le passage d'un mode de production à un autre ; enfin et en troisième lieu, la rupture a en prospective très souvent une connotation plus pédagogique, en ce sens qu'elle serait une représentation de ce qui adviendrait si certaines tendances se développaient, toutes choses étant égales par ailleurs : exemple, le scénario méditerranéen.

Dans ce dernier cas, la prospective apparaît comme réductrice et finalement s'apparente à une conception modélisatrice. Nous pensons que cette problématique est intéressante à condition qu'on la présente pour ce qu'elle est : une hypothèse fondée sur quelques variables endogènes et exogènes cohérentes, c'est-à-dire une provocation à la réflexion.

Ainsi, au plan de la logique, un scénario, comme le scénario méditerranéen ou des réflexions comme celles qui ont trait au développement qualitatif d'une région, s'apparentent à des exercices comme ceux du Club de Rome. Leur utilité est indéniable si on sait limiter leur portée à ce qu'ils sont vraiment.

Les deux autres cas posent des problèmes théoriques d'une toute autre nature, dans la mesure où ils réintroduisent de manière formalisée le politique et l'idéologique et où ils en font des éléments déterminants de l'évolution. C'est, nous semble-t-il dans ces domaines que des recherches doivent être menées. C'est en cela d'ailleurs que la prospective se distinguera vraiment de la prévision.

En effet, il faut se garder d'une vision trop prévisionnelle de la prospective. La prévision ne se distingue pas de la prospective par le caractère quantitatif ou qualitatif des résultats. La distinction est une distinction de logique. La prévision renvoie à la notion de modèle, c'est-à-dire à celle de représentation. La logique du modèle s'intègre dans la problématique sausurienne du signifiant/signifié. Le modèle, parce qu'il se veut représentation réduite serait le signifiant d'une réalité qu'il signifierait. Mais comme il est aussi une structure logico-mathématique, il est aussi le signifiant d'une représentation théorique de la réalité, il est aussi le signifiant d'une théorie. Le dualisme du modèle (représentation du réel et structure logico-mathématique), dans le cadre d'une problématique de signifiant/signifié condamne donc tout modèle de prévision à ne produire qu'une prévision du modèle. La prospective devrait permettre une autre formulation, l'émergence d'une autre logique. Au modèle dualiste à deux dimensions, notre hypothèse de travail est

qu'il faut substituer un modèle à trois dimensions dans lequel seraient totalement intégrés les éléments par lesquels le représenté se représente. Cette voie de recherches qui n'a pas donné lieu à des travaux en économie nous paraît fondamentale. Elle s'appuie sur la théorie des signes du philosophe américain Charles S. Peirce (1839-1914). Peirce considère qu'il y a trois composants dans chaque signe : un representamen, un objet et un interprétant.

"Le représentamen re-présente (est mis pour) un objet dont la lecture (représentation, signification, ou communication) ne peut se faire que par le moyen d'un interprétant".

Dans le cadre du modèle, on remarque que celui-ci est à la fois représentamen et interprétant de l'objet et que l'interprétant (théorie) est le représentamen de l'objet-modèle. Il va alors de soi que l'on est toujours enfermé dans un dualisme qui se traduit par l'existence d'une double réalité (1). A ce dilemme, la solution prospective existe par l'introduction de l'idéologique et du politique comme interprétant, puisque l'une et l'autre s'expriment dans des projets. Il convient alors de rebâtir une nouvelle théorie de la prévision qui intégrerait la notion de projets.

Ce bilan des recherches et travaux que nous avons menés en prospective permet de dégager des ouvertures et de définir des voies d'exploration.

Celles-ci devraient permettre de préciser et d'affiner le contenu théorique de la prospective à partir d'analyses concrètes.

(1) Cf. la revue *Semiosis*, éditée par le Centre d'Etudes peirciennes du Centre Universitaire de Perpignan.

En premier lieu, toute une réflexion sur l'histoire doit être poursuivie, en tenant compte des besoins de la prospective. Il ne s'agit pas de reprendre l'étude de l'histoire en historiens, mais il s'agit de comprendre comment l'évènement émerge dans les tendances de long terme. Pour ce faire, il nous faudrait prendre des évènements importants et tenter de voir à partir d'un temps $t-1$ quelles étaient les conditions (variables) pour qu'ils se réalisent. De 1906, octobre 1917 était-il prévisible en Russie ? ; de 1962. Mai 1968 était-il prévisible ? etc. Ce premier regard sur l'histoire nous permettrait sans doute de mieux comprendre et de mieux appréhender l'importance des facteurs idéologiques et politiques, trop souvent considérés comme secondaires, et surtout de mieux étudier certains d'entre eux. Tout ce qui a trait au mode de vie et au système de valeurs nous semble à cet égard particulièrement important. Comprendre comment se crée une idéologie; de même que l'on est parvenu à comprendre comme se crée l'espace et sa division sociale, est un aspect fondamental et trop négligé. L'évolution démographique ne peut être comprise que si l'on a analysé le mode de vie et l'évolution du système des valeurs. L'évolution de la consommation -et par conséquent la croissance- peut-elle être perçue autrement qu'au travers de celle de la famille, de celle du rapport des hommes aux objets, de celle du rapport de l'homme avec la mort. Une culture, des modes d'expression, préfiguration de la vie de demain, sont en train de naître dans le désintéressement du prospectiviste, fixé sur ses graphes et sur ses courbes.

Tous ces phénomènes doivent être réintroduits, dans la prospective. Mais pas n'importe comment. Ils ont une place particulière car ils représentent autant de projets particuliers qui s'articulent autour de projets politiques plus globaux. Ces phénomènes nouveaux constituent

des bases sur lesquelles vont se greffer des alliances de classes, comme la croissance et l'aménagement de l'espace furent à une époque des instruments privilégiés d'alliances. Et nous voyons déjà aujourd'hui l'environnement et l'écologie, la sexualité, la culture, le féminisme devenir des enjeux politiques, non pas par électoralisme, mais par nécessité.

Enfin, il est nécessaire de se dégager des visions occidentalocentristes qui constituent encore la trame de nos prospectives. L'évolution de l'Union Soviétique et des pays de l'Est, le rôle de Moscou dans les politiques intérieures des pays occidentaux, le développement du Tiers-Monde (Afrique, Amérique latine, Asie) sont autant de thèmes qui ne peuvent plus être négligés.

C'est à la lumière de toutes ces questions que pourra à terme se dégager une nouvelle problématique et s'affiner de nouvelles méthodologies.

La prospective a pris son essor au moment où la croissance économique apparaissait comme la solution à tous les problèmes de société. Elle s'est alors confondue avec une prévision d'un autre type. Avec la crise, beaucoup de choses sont remises en question. La prévision est elle-même en crise. La prospective doit alors se révéler comme l'instrument d'analyse globalisante qui saisisse dans le présent les germes du futur et dans ces germes l'explication du présent.

Il y a encore beaucoup à faire pour qu'il en soit ainsi, et il faut espérer que le caractère particulièrement politique de ces recherches ne leur fasse pas préférer une lecture idéaliste et utopique d'un avenir sans lendemain.